BnF Gallica

Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure galant. 1711-03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

(456)

[illegible]2

33

MERCURE GALANT.



A PARIS,

M. DCCXI.

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

*Par le Sieur Du F****

Mois
de Mars
1711.

Le prix eſt 30. ſols relié en veau, & 25. ſols, brochz

A PARIS,
Chez DANIEL JOLLET, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel du côté du Palais.

PIERRE RIBOU, à l'Image S. Louis, ſur le Quay des Auguſtins.

GILLES LAMESLE, à l'entrée de la ruë du Foin, du côté de la ruë Saint Jacques.

Avec Privilege du Roy.

PREFACE.

L'Auteur de *Radamiſte & Zenobie*, *Tragedie nouvelle*, m'en avoit promis la critique, & l'avoit en effet commencéede bonne foi ſans ſe ménager lui-même ; mais n'ayant pas le loiſir de la finir pour ce mois-ci, il a trouvé bon qu'on mit dans le Mercure les

plus vives critiques qu'on pourroit m'envoyer contre ſa piece ; j'admire ſon courage ; il en faut encore plus pour vouloir bien s'expoſer à la cenſure des autres que pour ſe cenſurer ſoi-même, les coups qu'on ſe porte à ſoi-même ſont toûjours flattez, noſtre main mollit malgré noſtre reſolution l'on craint de ſe bleſſer, ou du moins l'on ne choiſit point les en-

droits mortels, il n'y a que les deſeſperez qui ſe frappent de toutes leurs forces.

Quelqu'un dira que l'Auteur ne riſque pas beaucoup en s'expoſant, & qu'au milieu des applaudiſſemens publics on eſt peu ſenſible aux traits d'une Critique particuliere, je crois au contraire que la proſperité rend les hommes plus ſenſibles à la correction, en

les rendant plus orgueilleux.

Un Auteur humilié par la chute de ſa Piece, paſſera condaimnation ſur tout ce qu'on voudra, pourveu qu'on ait la bonté de loüer quelque choſe dans ſon malheureux Ouvrage; mais un Auteur enflé d'un grand ſuccés, croit d'abord *qu'Apollon l'a couronné Roy des autres Auteurs*, & brûleroit de bon cœur

la main ſacrilege qui oſeroit toucher à ſes lauriers.

Monſieur de Crebillon eſt d'un caractere fort oppoſé à celui-là, & dans l'ébauche qu'il m'a fait voir non-ſeulement il convient de tous les deffauts qu'on trouve dans ſa Piece; mais il en fait remarquer auſquels perſonne n'avoit penſé. Profitons donc de l'occaſion, pour mettre dans mon Mercu-

re la premiere Critique de Theatre que j'aye osé hasarder ; on ne trouve pas souvent des Auteurs qui se presentent de bonne grace ; profitons, abusons même du bon esprit de celuy-cy, attaquons-le sans quartier ; portons le fer & le feu dans sa Tragedie : il ne faut point épargner un Ouvrage dont les défauts ne sçauroient diminuer la reputation :

il reſtera toujours dans celuy-cy aſſez de beaurez hors d'atteinte, pour faire avoüer au plus grand nombre que Rhadamiſte eſt une excellente Piece de Theatre.

Vous allez voir non pas une Critique dans les regles, mais quelques reflexions que Mr ..... a faites en galant homme, ſans flatterie & ſans aigreur ; elles ſont tres-cenſées, tres-fines, & no-

blement écrites ; il seroit à souhaiter qu'il eust voulu faire une Critique à fond de la Fable, de la constitution & de la conduite de cette Tragedie ; il nous en viendra peut-estre quelqu'une.

REFLEXIONS
DE M **

Sur la Tragedie de Rhadamiſte & de Zenobie.

Vous me demandez, Monſieur, une Critique exacte de la Tragedie de Rhadamiſte; j'ay fait en la liſant quelques Reflexions dont j'eſpere que vous voudrez bien vous contenter.

L'expoſition du ſujet me paroiſt tres ſimple

REFLEXIONS

pour la quantité de faits dont elle eſt neceſſairement chargée, le recit de Zenobie ne la renferme pas toute entiere, Rhadamiſte vient l'achever au ſecond Acte, dans le recit qu'il fait à Hieron de quelques circonſtances que Zenobie ne peut pas ſçavoir : il eſtoit bien difficile d'évirer l'inconvenient des répetitions, en introduiſant ſur la Scene deux perſonnes qui racontent les mêmes faits : l'Auteur y a merveilleuſe-

ment réüſſi. Rhadamiſte ne parle qu'en paſſant de ceux dont Zenobie a déja inſtruit ſa Confidente, & ſeulement pour entrer avec netteté dans ce que le Spectateur ne ſçait pas encore s'il a donné dans cette occaſion une marque de ſon habileté, ſa délicateſſe ne me paroiſt pas moins grande dans le récit qu'il fait faire à Zenobie des cruautez de Rhadamiſte; cette Princeſſe garde tous les ménagemens qu'elle doit aux manes de ſon époux, & quand l'ordre de

ſon Diſcours la conduit à ce moment horrible de ſa vie, où aprés avoir eſté poignardée, elle fut jettée dans l'Araxe ; on diroit qu'elle l'interrompt exprés pour laiſſer ignorer à ſa Confidente que ſon époux eſt l'Auteur du coup le plus barbare que l'Hiſtoire ait jamais raporté ; je ne ſçay ſi ces finesſes de l'art ont également réüſſi dans tous les eſprits ; mais j'ay cru y trouver la main de maiſtre.

A 'peine Zenobie a fini ſon recit, qu'Arſame paroiſt

DE M. S.

sur le Theatre : ce Prince amoureux de Zenobie ne peut plus supporter son absence, & sans l'ordre de Pharasmane son pere il arrive dans sa Cour : Pharasmane également charmé de la Princesse la surprend avec son fils : c'est-là que son caractere commence à se découvrir, peu attaché à ses enfans par les sentimens de la nature, rival pour eux aussi dangereux que le plus cruel ennemy, grand d'ailleurs par son courage, par son ambition, & par ses

ſuccés contre les Romains, dont il n'eſt pas moins ennemy que Mithridate, c'eſt ce me ſemble un fort beau caractere, j'aurois voulu ſeulement, le trouver dans ſon intrigue auſſi fourbe, & auſſi perfide qu'il l'eſt dans l'Hiſtoire ; en effet l'artifice n'eſt pas un des moindres traits qui l'y caracterisent, & c'eſt à ce trait ſi négligé dans la piece que Pharaſmane devoit la couronne d'Armenie.

Le ſecond Acte eſt ouvert par Rhadamiſte qui

arrive à la Cour de ſon pere dont il ſe flate qu'il ne ſera pas reconnu ; chargé des volontez du Senat il vient de ſa part deffendre à Pharaſmane d'aſpirer à la Couronne d'Armenie, il expoſe en fort beaux termes les motifs qui ont engagé les Romains à le nommer leur Ambaſſadeur, & les raiſons qui l'ont porté à demander cet honneur : on y voit cette haine ſi violente contre ſon pere, cet amour furieux pour un objet qu'il deſeſpere de

revoir jamais ; c'eſt-là que paroiſſent ces projets affreux de vangeance, ces remords pour des crimes paſſez, l'ardeur qui l'entraine à des crimes nouveaux : en un mot on y trouve déja tout ſon caractere qui doit ſe développer par les circonſtances ou l'Auteur le place dans le cours de la Tragedie. C'eſt ſur ce caractere que je doit inſiſter davantage, c'eſt dans le contraſte qu'il fait avec celuy de Zenobie, que l'Auteur a pris les plus grandes beautez de ſa Piece,

& ſi j'y trouve quelque deffaut, c'eſt ſur tout dans ce caractere que je les auray cherchez : il merite donc une attention particuliere que je luy donneray aprés des reflexions plus generales.

Me voicy maintenant à la Scene de l'Ambaſſade, elle eſt bien digne d'un Ambaſſadeur Romain, & Corneille n'a pas ce me ſemble fait parler Flaminius à Nicomede avec plus de nobleſſe & de dignité ; la maniere dont Pharaſmane reçoit cet

Ambaſſadeur ne céde en rien à celle dont Nicomede reçoit Flaminius : il eſt beau de voir Pharaſmane reprimer l'orgüeil des Romains, juſqu'à traiter de fanfarons ces Maiſtres du monde ; quel domage que l'Ambaſſadeur d'Armenie rompe un Diſcours qui ne finit pas à l'honneur du Senat, on attend une Scene où la grandeur des Romains & celle de Pharaſmane ſoit ſoutenue par les differens traits qui les caracteriſent, & le Spectateur ne peut ſouffrir

qu'un homme tel qu'Hieron, luy oſte le plaiſir d'entendre deux Heros qui conteſtent de la grandeur, & qui l'établiſſent ſur l'oppoſition de leurs intereſts, & de leurs maximes: c'eſt en cela ſur tout que la Scene entre Nicomede & Flaminius eſt admirable, en tâchant à l'envy de diminuer la grandeur l'un de l'autre: ils ſe montrent tous deux ſi grands que la Scene finit ſans que le Spectateur puiſſe decider lequel l'emporte, ſi l'Ambaſſadeur d'Armenie

estoit necessaire icy comme on le prétend, c'est une necessité bien fatale à cette Scene si digne d'une plus belle fin.

Dans le troisiéme Acte Arsame qui ne connoist pas Rhadamiste pour son frere, vient luy demander son secours pour Zenobie contre les fureurs de Pharasmane, l'amour qu'il a pour cette Princesse fait faire à ce Prince vertueux & fidelle, une démarche qui paroist estre un peu contre son devoir, le plaisir que Rhada-

miſte ſe propoſe de renver-
ſer les projets d'amour d'un
pere qu'il deteſte, & ſans
doute ſon penchant à pren-
dre des partis extrêmes, lui
font accepter avec tranſport
les propoſitions de ſon frere;
la haine qu'il a conçeuë con-
tre Pharaſmane, va juſqu'à
vouloir ſouſtraire à ſon au-
torité Arſame que les ſenti-
mens de la nature & de la pro-
bité ornent aux dépens de
toute ſa famille. Un projet ſi
dénaturé révolte cette ame
ſi bien née, & l'exemple de
vertu que donne Arſame en

cette occaſion, réveille des remords dans le cœur du plus grand des ſcelerats ? c'eſt ainſi qu'en déteſtant l'horrible caractere de Rhadamiſte, on admire celuy d'Arſame qui feroit de plus vives impreſſions dans le cœur des Spectateurs, s'ils n'eſtoient pas accoutûmez par les horreurs de ſon frere à des mouvemens d'un autre ordre.

Je paſſe à la Scene de la reconnoiſſance, c'eſt à mon avis la ſituation du monde a plus intereſſante, ces deux perſonnes

personnes autrefois si cheres l'une à l'autre, & que l'action la plus affreuse avoit séparez, sont par leur réünion un Spectacle bien touchant à toute l'Assemblée.

Zenobie à qui la vertu ne permet pas de méconnoistre son époux, & dont le bon cœur sent même du plaisir à le retrouver, excite les transports de Rhadamiste; il luy promet d'effacer tous ses forfaits à force de vertus; les promesses accompagnées de larmes

REFLEXIONS
& de tranſports trouvent
grace devant le Spectateur
qui croit aux ſermens de
Rhadamiſte, & qui ſouhaite
de les luy voir obſerver ;
parce que ceux en qui il
place ſon intereſt ne doivent
ny ne peuvent luy eſt ſuſ-
pects ; ſi le Spectateur eſt
dans la ſuite la dupe de
ces ſermens, c'eſt qu'en effet
il n'y a perſonne qui ne fut
trompé aux ſentimens ten-
dres, & délicats que Rhada-
miſte y fait paroiſtre : en
s'intereſſant pour luy on
n'a fait que ſuivre le cœur

de Zenobie qui s'attendrit au Diſcours de ſon époux tout barbare qu'elle le connoiſt : je ne ſçaurois trop dire combien cette Scene m'a paru belle. Lorſque Rhadamiſte exagere l'horreur de ſes crimes à Zenobie qui les luy pardonne, il marque qu'il ſent bien vivement une generoſité ſi heroïque, il ne ſe trouve dans ce moment ſi coupable que parce qu'il eſt plus ſenſible à la vertu de Zenobie, lorſqu'il prétend en diminuer l'horreur en les rapportant

tous à ſon amour exceſſif, les diſpoſitions ſont dans cet inſtant ſi contraires à celles d'un ſcelerat qu'il ne croit même pas qu'on ait pu l'eſtre autant qu'il l'a eſté, le Spectateur touché de tant de délicateſſe, ceſſe de luy imputer ſes forfaits, & commence à les regarder comme des circonſtances malheureuſes qui ſervirent à ſon Heroîme : voilà l'effet de cet eſpece de délicateſſe raiſonée : elle eſt d'autant plus audeſſus de la ſimple vivacité, que l'eſprit &

le cœur en partagent égale-
ment le plaiſir.

Dans le quatriéme Acte, Arſame vient chercher Zenobie, allarmé de ſa froideur il s'en plaint à elle en en amant reſpecteux, Zenobie qui croit devoir du moins payer ſon amour par un aveu neceſſaire à ſon repos lui aprend qu'elle eſt Zenobie, & que l'Ambaſſadeur Romain eſt ſon époux, c'eſt un trait de generoſité, bien digne de cette Princeſſe mais ſi mal reçû de Rhadamiſte qu'il eſt preſt d'éclater

contre elle, & contre ſon frere ; le Spectateur ſe repent alors de s'eſtre intereſſé pour luy, il enviſage de continuels malheurs pour Zenobie ; & fâché de voir tant de vertus livrées à des fureurs qu'il n'eſperc plus de voir finir, il retracte pour ainſi dire la joye que luy a donné ſa reconnoiſſance, & ſouhaite que quelque heureuſe circonſtance les ſepare pour toujours, la vertu de Zenobie tire un merveilleux luſtre d'une circonſtance ſi déſagrable d'ailleurs

pour elle ; ſa fermeté, ſon courage & l'amour du devoir éclate dans le parti qu'elle prend de ſuivre ſon époux. Ils partent enfin, & Pharaſmane bien-toſt averti de leur fuite, court & s'en vange dans le ſang de Rhadamiſte, qui vient rendre ſon dernier ſoupir entre les bras de Zenobie au milieu de toute ſa famille, Pharaſmane qui le reconnoiſt fremit du coup qu'il luy a porté ; l'ignorance ne diminuë point aſſez à ſon gré l'horreur de ſon crime, & il paroiſt ce

me ſemble bien touché d'une mort qu'il avoit autrefois ordonnée avec tant de barbarie ; il eſt bien Pere en ce moment pour ne l'avoir encore jamais eſté, & cet homme ſur qui la nature avoit eu juſques-là ſi peu de pouvoir me paroiſt du moins ſe démentir un peu : Quant à Rhadamiſte il meurt comme il a vêcu, d'abord il craint de répandre le ſang de ſon pere, & prefere la mort à l'horreur du parricide, c'eſtoit ſon bon intervalle qui ne dure pas

long-temps, un moment aprés il accable la douleur de ſon Pere loin de la reſpecter, on ne devineroit pas qu'un Fils qui craint moins la mort que le parricide, deuſt outrager un Pere qui ſe monrre tel pour la premiere fois, dans ces derniers momens où la nature & la vertu ſe produiſent plus que dans tous les autres.

Un pareil caractere eſt bien plein de bizarrerie, c'eſt icy le lieu d'examiner s'il convient au Theatre, Rha-

damiſte fait luy-même ſon portrait en ces termes :

Et que ſçay-je Hieron, furieux, incertain,
Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein.
Joüet înfortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je ſuis me connois-je moy même
Mon cœur de ſoins divers ſans ceſſe combatu,
Ennemi du forfait ſans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,

DE M.

S'abandonne au remord ſans
renoncer au crime ;
Je cede au repentir, mais ſans
en profiter
Et je ne me connois que pour
me deteſter, &c.

S'il eſt vray que Rhadamiſte eſt criminel ſans penchant, Zenobie le connoiſt mal, ou ne lui rend pas juſtice quand elle dit.

Je l'avoüeray, ſenſible à ſa
tendreſſe extrême,
Ie me fis un devoir d'y répondre de même,

REFLEXIONS

Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On peut cacher au crime un penchant dangereux.

D'ailleurs ſes crimes ſont trop noirs & en trop grand nombre pour les rapporter tous à ſa jalouſie ou aux circonſtances où il s'eſt trouvé; il me ſemble que la fureur qui l'anime contre ſon pere, & qui peut le conduire juſqu'au parricide, marque un ſcelerat bien déterminé. Quoy qu'il en ſoit la continuité & l'uniformité de ſes

remords m'étonnent ; je ne puis comprendre qu'il ſoit ſi peu fait au crime, aprés en avoir fait de ſi noirs.

Que les plus fameux criminels ayant eu quelque fois des retours je n'en ſuis pas ſurpris, ils ne franchiſſent point de certaines bornes, ſans quelque effort qu'ils doivent ſentir ; mais qu'ils deteſtent uniformement les crimes dont ils ont une longue habitude, de telle ſorte que les remords les caracterisent ; c'eſt ce qui me paroiſt incroyable.

REFLEXIONS

J'avoue que les remords que l'Auteur donne à son Heros fondent l'interest que nous prenons à la Scene de la reconnoissance ; mais celle de la jalousie qui la suit de prés n'apprent elle pas au Spectateur que Rhadamiste est un phrenetique dangereux qui a successivement de bons & de mauvais intervalles , avec lequel il faut perpetuellement de compter , qui ne merite ny attention ny creance ny interest , estoit-ce la peine de bastir pour détruire si

promptement ; & ne valoit-il pas mieux réduire le merite de la reconnoiſſance au merveilleux de la ſurpriſe que fait naître la rencontre impreveüe de deux perſonnes que de grands intereſts uniſſent ou ſéparent, il faloit donc ou faire voir les fruits de tant de remords, ou en retrancher le principe, on auroit ſçeu à quoy s'en tenir avec Rhadamiſte & nous l'aurions aimé ou haï ſans riſquer d'en eſtre un moment la dupe : Cleopatre ne s'eſtoit pas ſignalée par

plus de forfaits que Rhadamiſte, leur reſſamblance eſt aſſez grande en ce point, Corneille n'a eu garde de luy donner des remords qui ne pouvant eſtre le fruit d'une vertu qu'elle avoit abſolument étouffée, n'auroit eſté que foibleſſe dans ſon eſprit & qu'inconſtance dans ſon cœur; loin qu'ils euſſent adouci ſon caractere par raport au Spectateur; ils luy auroient oſté le merveilleux attaché aux grands crimes : cette déteſtable conſtance qui brave les loix

eſt d'autant plus grande au Theatre qu'elle inſpire plus d'horreur.

C'eſt pour cela que les remords infructueux de Rhadamiſte rendent ſon caractere petit & peu digne du Theatre, un homme qu'on me repreſente le joüet des plus noires fureurs, & des plus beaux ſentimens, qui n'a pas la force de ſecouër l'un ou l'autre joug, un pareil caractere eſt-il digne de l'attention publique, & n'eſt-il pas auſſi mépriſable dans ſes remords, qu'il eſt

detestable dans ses crimes.

Jugez, Monsieur, par ce que je viens de vous dire combien le caractere de Zenobie doit briller par opposition à celuy de Rhadamiste : on ne peut mettre sur le Theatre plus de generosité, plus de constance, & plus de toutes ces qualitez qui forment une Heroïne, j'aurois seulement souhaité que son amour pour Arsame eut esté plus vif, sa gloire auroit esté plus grande à le surmonter, ce caractere est d'ailleurs plein des plus

grandes beautez : j'admire ſur tout l'aveu qu'elle fait de ſon amour pour Arſame en preſence de ſon époux : j'aime avoir un Auteur de noſtre ſiecle faire revivre la ſage hardieſſe du grand Corneille, & ſi j'eſtime beaucoup ce qu'il a fait, j'admire encore plus ce qu'il eſt capable de faire.

Zenobie à Tiridates qu'il avoit engagé dans ſon parti ; qu'ils eſtoient entrez enſemble dans les Etats de Mithridate ; que Mithridate indigné contre ſon frere, avoit fait retomber ſur le fils le crime du pere ; que Mithridate voulant détacher Tiridate du parti de Pharaſmane, avoit offert à ce Parthe ſa fille deja promiſe à Rhadamiſte ; que cet Amant indigné

à son tour avoit achevé de désoler les Etats de Mithridate qu'il en avoit chassé ; qu'ensuite ayant forcé Pollion a luy livrer le malheureux Mithridate , il l'avoit fait mourir dans le temps qu'il promettoit à Zenobie de la rétablir sur son Throne pourvû qu'elle voulut l'épouser , qu'elle y avoit consenti dans cette esperance , n'estant point instruite de ce meurtre ,

REFLEXIONS

qu'ensuite Rhadamiſte pourſuivi de Pharaſmane avoit poignardé Zenobie & l'avoit jettée dans l'Araxe, & avoit enſuite luy-même eſté immolé à la fureur de ſon pere ce n'eſt pas tout il a falu encore que l'Auteur aprit comment *Zenobie & Rhadamiſte ſe retrouvent en vie chacun de leur coſté & comment Zenobie priſe ſur les Medes par Arſame a eſte amenée en Iberie.*

Voilà les faits qui fondent la Fable; voyons à preſent les intereſt qui doivent faire agir les Perſonnages, *Zenobie aime Arſame, elle hait Pharaſmane, elle a un reſte de pitié pour Rhadamiſte, elle a la mort de ſon pere à vanger, la memoire d'un époux qui l'a poignardée à reſpecter ou à deteſter, il faut où qu'elle épouſe Pharaſmane, où qu'elle s'expoſe à*

ſon courroux, elle craint que Pharaſmane ne ſe venge d'elle ſur ſon amant elle à de plus des pretentions ſur l'Armenie, voilà bien des affaires pour cette Princeſſe & pour le ſpectateur, cependant à peine Rhadamiſte paroît-il ſur la Scene qu'il faut encore s'intereſſer à *la reconnoiſſance du mary & de la femme, à celle du pere & du fils, & à celle des deux freres.* Il n'y a point de ſçavant

DE M.

Critique qui tenant ſon Ariſtote en main n'euſt prédit la chute d'un *Poëme ſi compliqué*; c'eſt cependant cette multiplicité d'intereſts qui fournit tant de belles fituations auſquelles l'Aureur doit ſuccés extraordinaire de ſa Piece.

J'admire avec quel art il a débroüillé ſon cahos, en jettant tout l'embaras de ſon ſujet preſque dans un ſeul recit; mais le coup

REFLEXIONS

de Maiſtre, c'eſt d'avoir rendu ſes plus belles Scenes preſque indépendantes de tous ces faits neceſſaires ſeulement pour fonder la Piece, mais dont le Spectateur n'a pas beſoin pour en goûter les beautés: par exemple dans la Scene de la reconnoiſſance, dés qu'on ſçait que Rhad... a poignardé ſa femme, & qu'ils ſe croyent morts reciproquement; cela ſuffit pour goûter la beauté de ce

moment de ſurpriſe qui
fait un ſi grand plaiſir :
c'eſt ainſi que par la ſim-
plicité de chaque Scene
en particulier, il a ga-
ranti la piece du tort que
luy pouvoit faire un ſujet
trop compoſé.

L'Auteur qui s'eſt bien
douté qu'on ne trouve-
roit pas vrai-ſemblable
que Rhadamiſte fut in-
connu à Pharaſmane &
à Arſame, n'a pas épar-
gné l'art pour fonder cet-

te vrai-ſemblance ; mais elle ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil , & c'eſt un deffaut.

Rhadamiſte , Arſame, & Hieron , arrivent de trois Provinces differentes preſque à la même heure , dans le Palais de Pharaſmane où eſt Zenobie. Cette rencontre tient un peu du Roman. Il y manque une eſpece de vrai-ſemblance , mais ſi-toſt qu'on voit tous ces perſonnages en ac-

tion ; il font tant de plaiſir qu'ils nous tranſportent au-deſſus des Reflexions, & quand on ſe ſent entraîner par le merveilleux on regrette peu le vrai-ſemblable.

L'Auteur fait joüer à merveille les quatre principaux caracteres de ſa piece ; car quoy que celuy de Rhadamiſte ait quelque affinité avec celui de Pharaſmane, en ce qu'ils ſont tous deux vicieux. La difference des

leurs vices eſt auſſi ſenſible, que celle qu'on remarque entre la vertu de Zenobie & celle d'Arſame, & quand il oppoſe les vices de Rhadamiſte à la vertu de Zenobie, & la barbarie du pere à la vertu du fils, c'eſt un contraſte nouveau preſque à chaque Scene.

Je penſe ſur l'excellent caractere de Zenobie tout ce qu'en a dit M** dans ſes reflexions. Quelques perſonnes ont trouvé ſa

vertu trop outrée, mais comment en juger ? Perſonne n'a pû regler encore le point d'élevation des vertus de Theatre ; voudroit-on une vertu ordinaire qui, pour ainſi dire, tenant encore à la nature, fuſt toûjours aux priſes avec la foibleſſe humaine ? Cette ſorte de vertu eſt plus touchante ; mais une vertu ſurnaturelle eſt plus admirable, choiſiſſez entre Racine & Corneille.

REFLEXIONS

M** a parfaitement prouvé que le caractere de Rhadamiſte n'eſt point propre au Theatre, parcequ'il eſt bizarement compoſé de grands remords & de grands crimes ; j'avoüë qu'on ne peut s'intereſſer à un tel homme ; mais peut-eſtre que ſans ſes remords, Rhadamiſte euſt eſté trop odieux pour le Theatre, l'Autheur ſans doute, luy en a donné, pour ſuſpendre

de temps en temps la haine & l'horreur que ſon caractere inſpire; mais ces remords ne nous doivent point intereſſer pour luy, puiſque la plûpart ſont moins des retours de vertu que les effets de ſon amour pour Zenobie, & loin de tenir compte à un ſcelerat de ces ſortes de remords, on ne devroit pasmême luy ſçavoir gré d'une belle action que l'amour ſeul luy feroit entreprendre, comme on

REFLEXIONS

que l'Autheur moins hardy qu'à ſon ordinaire, n'ait oſé franchir la bienſeance des mœurs paternelles, pour achever ce fier caractere comme il l'avoit commencé.

Le caractere d'Arſame ne paroiſt pas ſi beau dans ſa premiere ſcene que dans la ſuite, l'amour ne ſçauroit l'excuſer d'avoir, *abandonné les lieux commis à ſon devoir*. Dans la démarche qu'il fait enſuite contre

ſon pere, l'amour affoi-
blit encore ſa veru, mais
elle reprend vigueur dans
ſon entrevûë avec Rha-
damiſte, il en ſort plus
vertueux qu'il n'y étoit
entré.

Je ſuis charmé com-
me M** de la Scene de
l'Ambaſſade, & fâché
comme luy qu'Hieron
l'interrompe, d'autant
plus que Pharaſmane
grand politique ne doit
pas donner Audience à

REFLEXIONS
deux Ambaſſadeurs en preſence l'un de l'autre.

La Scene de la Jalouſie qui eſt encore plus belle à mon gré, finit au contraire mieux qu'elle ne commence, car Rhadamiſte ne doit point être ſi étonné de trouver Arſame avec Zenobie, il ne doit être jaloux qu'au moment qu'il voit ſon ſecret revelé par ſa femme. Tout ce qu'elle dit dans cette Scene me paroiſt admirable d'un bout

à l'autre, & ſur tout cet endroit *Vous ne connoiſſez pas l'Epoux de Zenobie.* Quelle fait bien ſentir en ce moment! que Rhadamiſte eſt capable de la poignarder une ſeconde fois, qu'elle le connoiſt pour tel, & qu'enviſageant tout le peril, elle s'y expoſe par devoir & par vertu; c'eſt ce qui preparepar fa itement ce beau Vers par où elle finit : *Mais j'ay*

REFLEXIONS

trop de vertu pour craindre mon Epoux.

Quelques-uns de ceux même qui ont admiré ce grand trait, ont entendu par le mot de vertu, *Sagesse*, *Fidelité conjugale*; peut-être parceque le mot de vertu dans la bouche d'une femme nous porte d'abord à cette idée, mais il eſt clair que le mot de Vertu ſignifie en cet endroit, *courage & reſolution*, & que le Vers où il eſt placé n'eſt ſi beau

que parce qu'il renferme toute l'idée que l'Auteur nous a donné du caractere de Zenobie.

Lorſque dans le V. Acte on vient avertir Pharaſmane qu'on enleve ſa Maîtreſſe. Il ne devroit point s'arreſter à parler à Arſame, il doit courir aprés le raviſſeur : c'eſt le premier mouvement qu'il doit avoir, comme celuy d'Arſame doit être de l'avertir qu'il va tuer ſon fils.

A l'égard du dénoüement, il doit faire plaisir en délivrant Zenobie d'un jaloux furieux, & en nous laissant entrevoir qu'Arsame sera quelque jour heureux.

Comme je ne me suis point engagé à faire une Dissertation complette, je passe encore plusieurs beautez & peut-estre quelques deffauts.

On en doit beaucoup pardonner en faveur des beaux vers, des pensées

vives, & des grands ſen-
timens, & ſur tout en
faveur de la difficulté des
Pieces de Theatre, dont
la plus parfaite eſt toû-
jours tres-defectueuſe,
c'eſt dans ce genre d'é-
crire qu'on ne doit point
chicaner un Auteur qui
a bien fait, ſur ce qu'il
auroit pû mieux faire.

Je rapporte icy, non
comme une louange,
mais comme un ſimple
fait hiſtorique, à mettre

DE M.
dans les regiſtres du Par-
naſſe, qu'il y a eu deux
éditions de cette Trage-
die en huit jours, & que
ſes repreſentations ayant
commencé long-temps
avant le Carnaval, elle
a franchi avec vigueur le
Carême entier, aparem-
ment qu'aprés Pâques,
nous ne la verrons expi-
rer que par le départ des
Officiers.

LIVRES NOUVEAUX.

Traduction en Vers François des Georgiques de Virgille, Ouvrage posthume de Monsieur DE SEGRAIS.

Feu Mr de Segrais, si connu par sa belle traduction de l'Eneïde, avoit aussi traduit les Georgiques du mesme Poëte, & n'ayant pas eu le temps de les donner au Public, il chargea un de ses amis du soin de

les faire imprimer, & d'y joindre une Preface dont apparemment il avoit dreſſé le projet. Le Public attendoit avec impatience, que cet amy rendit ce devoir à la memoire de cet illuſtre deffunt; & on avoit d'autant plus de ſujet de l'eſperer, que feu Mr de Segrais regardoit ſa traduction des Georgiques comme ſon meilleur Ouvrage. Cependant celuy qu'il avoit chargé du ſoin de l'impreſſion l'a refuſée au Public par des raiſons qu'on

ne ſçait point, & il y a apparence qu'on en auroit eſté privé encore long-temps, ſi un autre amy à qui Mr de Segrais avoit permis qu'il prit une copie de ſa traduction ne l'euſt donnée aujourd'huy. Chacun ſçait quel eſt le ſujet des Georgiques de Virgile. Il y traite des occupations de la vie paſtorale.

Je chante les beautez de la
blonde Cerés;
Sous quel aſtre, Mecene, on
tourne les guerets;

Par quels accords la vigne, à
l'ormeau se marie ;
Le soin qu'on a des bœufs,
& de la bergerie ;
L'épargne de l'abeille, &
l'artiſte travail
Qui change en miel les fleurs
ſans ternir leur émail.

C'eſt ainſi que Virgile commence, & que l'habile Traducteur rend la penſée. Aprés que le Poëte a invoqué toutes les Divinitez champeſtres, il invoque ainſi d'une maniere fine & delicate, l'Empereur Au-

guſte qui eſtoit ſa grande Divinité.

Et toy, car il n'eſt pas encor permis de dire
Quel rang t'eſt deſtiné dans le celeſte Empire,
Ceſar, ſoit qu'au ſalut de ta noble Cité
Tu renfermes les ſoins de ta Divinité,
Ou que le front orné du myrthe de ta mere,
Arbitre des ſaiſons, la terre te revere,
Soit que maiſtre de l'Iſle où finit l'Univers

Seul tu sois des Nauchers invoqué sur les mers,
Et que vainqueur des flots,
pour te faire son gendre,
Thetis vienne à tes pieds tous
ses thresors répandre;
Soit qu'enfin préferant la demeure des Dieux,
Nouveau signe des mois, tu
regne dans les Cieux, &c.

. . . . .

Victorieux Cesar, seconde
mon ardeur,
Soulage d'un regard les soins
du laboureur;
Entre dans ma carriere, &
souffrant qu'on t'implore,

Sois Dieu dés maintenant
pour quiconque t'adore.

Quoyque tout le Poëme des Georgiques ſoit remply de beautez, il faut pourtant avoüer que rien n'approche de l'excellent Epiſode que le Poëte a couſu à ſon quatriéme Livre : c'eſt celuy du Paſteur Ariſtée qui voyant perir toutes ſes Abeilles, eut recours à ſa mere Cyrene pour ſçavoir d'où venoit la cauſe de cette deſolation, & pour apprendre les moyens de la reparer. Là-deſſus la Nym-

phe luy conſeilla d'aller trouver Prothée, & luy apprit que pour éluder de luy répondre, le Dieu ſe changeroit en pluſieurs figures, & que pour l'épouventer, il prendroit ſucceſſivement la forme d'un Lion, d'un Serpent, &c. mais qu'il ne falloit point le laiſſer échapper juſques à ce qu'il fut revenu en ſon premier eſtat, & qu'alors il luy apprendroit ce qui cauſoit ſon malheur, elle l'envoya à ce Dieu marin, qui aprés avoir joüé tout

le manege dont elle luy avoit parlé, luy apprit que la cauſe de ſon malheur eſtoit la mort d'Euridice que ſon amour avoit cauſée....

Un grand crime des Dieux
t'attire la colere,
Du malheureux Orphée ayant
cauſé les pleurs,
Le ſort de ſon Epouſe a fait
tes grands malheurs.
Irrité de ſa mort, il pourſuit
ton ſupplice,
C'étoit en te fuyant que ſa che-
re Euridice,

Preſſoit l'herbe des Prez, & ne découvrit pas,
Le venimeux Serpent autheur de ſon trépas.

Le Poëte raconte enſuite comment Orphée tenta la deſcente des enfers pour obtenir de Pluton le retour de ſa chere Euridice, & de quelle ſorte il charma les ombres de ce triſte séjour, qui dançoient au ſon de ſa Lyre.

Dans le fonds du tartare on vit juſques aux Furies
Avec tous leurs Serpens par Orphée attendris.

Ixion vit ſa rouë arreſter à ſa
voix ;
Cerbere donna treve à ſes tri-
ſtes aboix.
Déja s'en revenant avec ſa
priſonniere ,
Euridice avec luy marchoit
vers la lumiere.
(Telle de Proſerpine eſtoit la
dure loy)
Quand ſon amour trop vif
luy fit manquer de foy.
Un regard imprudent (offenſe
pardonnable
Si jamais pardonnoit l'Enfer
inexorable)
Luy fit voir Euridice abiſmée

en la nuit,
Et de ſes vains travaux y
remporter le fruit.

Tout le reſte de l'Epiſode, le deüil d'Orphée, ſa retraite ſur les montagnes où il charmoit les Tigres & les Ours; ſa fin tragique; tout cela eſt traduit avec beaucoup de force & d'exactitude.

Feu Mr de Segrais eſtoit de Caën, & il y avoit fait ſes eſtudes au College des Jeſuites. Il s'exerça dans ſa jeuneſſe à faire des Vers lyriques, des Chanſons,

& quelques petites Hiſtoriettes pour ſe divertir avec ſes amis. Pendant ce temps-là Mr le Comte de Fieſque ayant été éloigné de la Cour, ſe retira à Caën, & ayant connu là le jeune Segrais qui n'avoit alors que dix-neuf ans, il le gouſta ſi fort qu'il le mena avec luy lorſqu'il fut rappellé. Ce fut alors qu'il acheva de ſe former, & qu'il prit le bon gouſt & la politeſſe qui ont paru depuis dans ſes Ouvrages. Eſtant entré auprés de Mademoiſelle,

le loisir de S. Fargeau où elle fut releguée luy donna le temps de travailler à sa traduction de l'Eneïde. Mademoiselle ayant eu quelque sujet d'estre mécontente de luy, il se retira chez Me de la Fayette, & ce fut là où il composa la Princesse de Cleves, Ouvrage tant loüé & tant critiqué : & Zaïde, Histoire Espagnole qui peut passer pour le chef-d'œuvre des Romans qui sont écrits dans ce genre. Comme Me de la Fayette & Mr de la Ro-

chefoucault eſtoient en grande relation, chacun ſçait la part que ces deux illuſtres perſonnes eurent à la compoſition de ces deux Romans, ſur tout de celuy de la Princeſſe de Cleves. L'année 1662. il fut reçu à l'Academie Françoiſe: mais s'ennuyant du ſejour de Paris qui le diſſipoit trop, il ſe retira en Normandie où il épo ſa une riche heritiere ſa parente, & trouvant l'Academie de Caën ſans protecteur depuis la mort de Mr

de Matignon, il en receüillit les membres chez luy où il fit un appartement fort propre pour y tenir les Assemblées. Il eut un differend avec le fameux Bochart qui estoit du mesme pays, au sujet de l'Eneïde. Celuy cy ayant dit qu'il n'estoit pas difficile de prouver qu'Enée n'avoit jamais esté en Italie, ils se firent une espece de défy : mais le sçavant Protestant fit sur ce sujet une Dissertation si remplie d'érudition, & allegua

allegua tant d'Auteurs inconnus à Mr de Segrais, qu'elle demeura ſans réponſe. On peut avoir tout l'eſprit du monde, & ce qu'on appelle une aimable érudition, ſans avoir approfondi les matieres anciennes comme Bochart, & ce n'eſt pas meſme cette ſorte de ſcience qui compoſe les talents Academiques.

La traduction de l'Eneïde quoyque l'original ait perdu beaucoup de ſes graces entre ſes mains, ſurpaſſe de bien loin

tous les Poëmes que nos Auteurs ont mis au jour avec plus de confiance que de ſuccès, & il ſe doit contenter d'avoir mieux trouvé le genie de Virgile que pas un de nos Auteurs. Je louë l'application de Mr de Segrais à connoiſtre l'eſprit du Poëte dans ſa Preface autant que dans la verſion, & il me ſemble qu'il a bien réüſſi à juger de tout excepté des caracteres. Ainſi parloit feu Mr de S. Evremond dans ſes reflexions ſur nos Traducteurs, & vous ſçavez quel juge c'eſtoit dans ces

matieres que M. de Saint Evremond. On pourroit pourtant dire que son jugement se ressent un peu du chagrin qu'il avoit contre le peu de merite du bon Enée, dont il fait dans la suite une critique impitoyable. C'*estoit*, selon luy, *un pauvre Heros dans le Paganisme, qui pourroit estre un grand Saint chez les Chrestiens, & plus digne Fondateur d'un Ordre que d'un Estat.* Quoyqu'il en soit Mr de Segrais avoit fait plusieurs autres Ouvrages qu'il

a laiſſez à un de ſes amis pour les faire imprimer. Il mourut le 25. de Mars 1701. âgé de 76. ans, & regretté de tous les honneſtes gens dont il faiſoit les delices.

Ce Livre ſe vend à Paris chez Jacques le Febvre dans la Grande-Salle du Palais. Jean Muſier à la deſcente du Pont-Neuf à l'Olivier, & Eſtienne Ganeau, ruë S. Jacques, aux Armes de Dombes.

EXTRAIT.

Monſieur Couſin, Preſident en la Cour des Mon-

noyes, & l'un des quarante de l'Academie Françoise, a laissé en mourant à l'Abbaye S. Victor, sa Bibliotheque qui estoit nombreuse, choisie, & dont il avoit fait un excellent usage durant sa vie. Il a fondé dans la mesme Abbaye un Discours Latin qui se fait tous les ans par un Chanoine de cette Abbaye. Mr l'Abbé de Longuëil acquita cette Fondation le 24. Février jour de saint Matthias, & fit un Discours tres-éloquent, & qui fut

prononcé avec beaucoup de grace. Aprés avoir fait un Exorde sur l'utilité des Bibliotheques dans lequel il fit entrer l'éloge des personnes qui ont augmenté celle de S. Victor, & en particulier celuy de Mr le Président Cousin. Il divisa son Discours en deux propositions. Il prouva dans la premiere que pour tirer un veritable fruit de ses estudes, il ne falloit essentiellement embrasser qu'un seul genre de science dans lequel il estoit plus à propos

d'exceller que d'estre mediocre & superficiel en tout genre, & il ajousta que pour le choix on devoit consulter sa vocation & ses talents, sans tenter de forcer la nature, & sans se rendre esclave du nom, du rang & de la profession de ses peres.

Dans la 2^e^ partie de son Discours il donna des regles particulieres pour l'estude, & prescrivit l'ordre, la méthode, l'arangement & les gradations, & mesme les relaschements

qu'il falloit observer en travaillant. Il finit en exhortant ceux qui se destinoient à l'estude d'en consacrer l'usage, & de s'appliquer par preference aux sujets qui pouvoient instruire & édifier.

L'élegance du Latin, les graces de l'Orateur, & la maniere ingenieuse avec laquelle Mr l'Abbé de Longuëil traita son sujet contribuerent également au succez de son Discours.

II.

II. PARTIE.

NOUVELLES.

Nouvelles d'Hollande.

TRADUCTION d'un Memoire presenté aux Estats Generaux par le Comte Zinzendorf Ambassadeur & Plenipotentiaire de l'Empereur à la Haye, le 18. Decembre 1710.

MERCUIRE

HAUTS ET PUISSANTS SEIGNEURS,

Nous n'avons plus lieu de douter de la malheureuse fatalité arrivée à l'Armée du Roy Catholique, non-seulement aprés tout ce que les Ennemis en ont publié, mais encore aprés les avis que j'en viens de recevoir d'Italie & d'ailleurs. Il y a plus de trois mois que les Miniſtres de vos Hautes Puiſſances tant à Vienne qu'en Eſpagne ont dû vous

informer de ce que j'eus l'honneur de vous dire à mon arrivée par ordre de Sa Sacrée Majesté Imperiale, que si l'on n'envoyoit un puissant secours en Catalogne & en Portugal, pour d'un costé faire teste aux Ennemis, & de l'autre costé leur faire faire une puissante diversion en Estramadoure, il étoit impossible à Sa Majesté Catholique de se maintenir en Castille, où les mal-intentionnez ont toûjours esté en plus grand nombre.

Ce ſeroit maintenant perdre temps que de l'employer en reflexions ſur le paſſé lorſqu'il ne s'agit que de mettre tout en uſage pour reparer le mal, s'il eſt poſſible. Cependant je ne ſçaurois me diſpenſer de vous faire obſerver trois choſes. La premiere eſt que le Roy de Portugal a pris prétexte d'empêcher la jonction de ſon Armée avec celle du Roy d'Eſpagne, ſur ce que depuis deux ans on ne luy a pas envoyé d'Hollande & d'Angleter-

re les ſecours qu'on luy a-
voit fait eſperer ; que le
peu de troupes qu'il avoit
luy eſtoient neceſſaires
pour la deffenſe de ſon
Royaume, & qu'on ne
luy avoit pas meſme payé
les arrerages des ſubſides
qui luy ſont dûs.

Vos H. P. & la Reine d'Angleterre ſavent mieux que moy ſi les excuſes & les plaintes de la Cour de Portugal ſont juſtes : du moins il eſt certain que la conduite qu'elle a tenuë a eſté tres-prejudiciable à la

cauſe commune.

La ſeconde choſe que vous devez obſerver, eſt qu'au mois d'Octobre Sa M. I. ayant donné ſes ordres pour faire marcher trois Regiments de ſa Cavalerie ou Huſſars vers les coſtes d'Italie où ils devoient eſtre embarquez pour Barcelone, leur trajet n'a eſté retardé que faute de Baſtiments d'eſcorte & de tranſports, quoyque les Miniſtres d'Angleterre & d'Hollande euſſent aſſuré Sa M. I. que tout ſeroit

preſts avant que les Troupes fuſſent arrivées au lieu deſtiné à leur embarquement.

La troiſiéme obſervation eſt que le Duc de Savoye paroiſt ſe rebuter du retardement qu'on a apporté à luy payer les ſubſides, & que ſur ce fondement au lieu d'augmenter ſes Troupes, il a même commencé à les diminuer. Je laiſſe à la ſageſſe de vos H. P. à faire les reflexions qui conviennent à la remontrance que j'ay l'hon-

neur de leur faire aujourd'huy.

Mais H. & P. S. ne ſongeons au paſſé que pour remedier promptement à de plus grands maux qui menacent la cauſe commune pour l'avenir. Vous ſçavez mieux que moy de quelle conſequence il eſt pour vôtre Republique en particulier de continuer la guerre en Eſpagne, & de l'y pouſſer avec plus de vigueur que par le paſſé. C'eſt de la reduction de cette Monarchie à l'obéïſſance de

la Maiſon d'Auſtriche que dépend la conſervation de voſtre chere liberté & le repos de toute l'Europe. Les conqueſtes faites ſur l'Ennemy dans les dernieres campagnes ſeront pour vous de foibles barrieres, ſi vous laiſſez le Duc d'Anjou ſur le troſne d'Eſpagne.

L'objet principal de vos H. P. de meſme que celuy de tous les Hauts Alliez doit eſtre preſentement d'envoyer inceſſamment en Catalogne les ſecours

neceſſaires pour conſerver Barcelone & Girone. Le ſecours ne ſçauroit arriver trop toſt, & ma crainte eſt qu'il ne parte trop tard par la negligence qu'on a euë d'en faire la diſpoſition.

Vous eſtes pour ainſi dire, P. S. l'ame de la grande alliance : l'Empereur convient des grandes obligations que ſon auguſte Maiſon vous a, vous n'avez jamais dû douter de ſa parfaite reconnoiſſance, & ce n'eſt que par les heureux ſuccez de cette guerre que

vos H. P. doivent en attendre les effets qui n'ont esté retardez que par les troubles d'Hongrie: mais comme les rebelles sont sur le point d'estre soumis par la force victorieuse Imperiale, l'Empereur mon auguste Maistre sera alors en estat d'employer toutes ses forces contre l'Ennemy commun, & de seconder vivement les bonnes intentions de ses chers Alliez mieux qu'il n'a fait par le passé.

C'est de vostre seul e-

xemple H. & P. S. que dépendent les resolutions du Parlement de la Grande-Bretagne pour les interests de la cause commune, & les efforts qu'on doit attendre des Princes de l'Empire interessez & engagez dans la grande alliance. Vos H. P. ne sçauroient leur en donner un meilleur, qu'en faisant embarquer dés aujourd'huy si cela se pouvoit sept à huit mille de leur meilleur Infanterie pour aller à Barcelone, lesquels joints à la

Cavalerie Imperiale qui n'attend que des Vaisseaux de transport sur les costes d'Italie pourront conserver les Places qui restent au Roy Catholique en attendant que de plus grands secours soient arrivez en Portugal.

Je suis persuadé que la Reine d'Angleterre n'apprendra pas plustost que vous avez pris cette prompte & efficace resolution que de son costé elle donnera aussi des ordres pour envoyer en Espagne un nom-

bre ſuffiſant de Troupes & de Vaiſſeaux capables de reſtablir les affaires de la cauſe commune & renverſer les eſperances de l'Ennemy. Cela ranimera le cœur preſque abattu du Roy de Portugal, affermira le Duc de Savoye dans les intereſts de la grande alliance, & donnera de l'émulation à tous les autres Alliez.

J'eſpere H. & P. S. que par vos promptes & efficaces reſolutions vous me mettrez en eſtat en peu de

jours de depeſcher des Courriers à l'Empereur & au Roy d'Eſpagne pour confirmer ces deux auguſtes Souverains dans l'idée qu'ils ont toûjours euë de la puiſſance de voſtre Republique, & de l'avantage qu'il y a d'eſtre comme ils ſont vos bons & fidels Alliez. Sur ce je prie Dieu, &c.

Nouvelles du Nord.

EXTRAIT d'un Journal de Mr Neuge-Baver, Envoyé du Roy de Suede à la Cour Ottomane.

A Constantinople ce 18. *Decembre* 1710.

Le 4. Novembre le Cham des Tartares arriva dans cette Ville.

Le 10. il eut audiance du

du Grand-Seigneur.

Le 11. on donna la paye aux Troupes pour six mois.

Le 18. & le 19. le Grand-Visir tint Conseil par ordre du Sultan, auquel les principaux Ministres de sa Hautesse assisterent. On y proposa la demande du Roy de Suede au sujet de son escorte, & de la rupture avec le Czar. Les sentimens unanimes furent qu'il falloit envoyer sa Majesté Suedoise dans ses Etats, & déclarer la guerre en mesme temps aux Mosco-

vites, vû qu'ils avoient exercé plusieurs hostilitez contre la Porte.

Le Grand Visir ayant fait son rapport au Sultan, Sa Hautesse fit assembler le lendemain un grand Conseil au Divan. Elle y fit appeller les mesmes Ministres que le Grand Visir avoit convoqué le jour précedent, sçavoir le Mufti, Sclictitar, Ali-Bacha, Soliman-Bacha, ou Kaimakan, l'Aga des Janissaires, Topei-Bacha, Capigi-Bachi, le Tefterdar, le Reis-

Effendi, le Mufti que le Grand Visir Numan-Bácha avoit déposé, & vingt Effendi, Cadis & Ulema, c'est-à-dire, les Gens de Lettres & de Loy. Ceux-cy ayant réïteré ce qu'ils avoient déclarés au Conseil du Grand-Visir, le Sultan y souscrivit, sur quoy le 22. la Guerre contre les Moscovites fut publiée dans toutes les Mosquées ou Eglises, avec une joye & des acclamations incroyables de tout le peuple.

Le 20. l'Admiral Gia-

rum Hadgia fut démis de ſa charge, & l'on nomma Atei Mehemet Bacha pour remplir ſa place.

Le 21. le Grand-Viſir tint Conſeil de Marine, aſſiſté du Capitan-Bacha & du nouvel Amiral. Si l'on en doit croire des gens graves & bien ſenſez, la Flotte Turque ſera compoſée de 80. Voiles, ſçavoir des Vaiſſeaux de Ligne, des Fregates, des Galeres, & des petits Baſtimens; & l'on a ordonné d'en faire encore conſtruire

un grand nombre de cette derniere ſorte. Pour monter cette Flotte on doit enrôller 37000. mil hommes. Le nombre des Janiſſaires Arnàates & Spahis ſera de 120000. effectifs. Le Topei-Bacha a ordre d'emmener 14000. hommes pour ſervir l'Artillerie On fait monter le nombre des Tartares à200000. combattans. Enfin le Moſcovite ſera attaqué avec d'auſſi grandes forces que la Porte ait jamais mis ſur pied, & l'on dit meſme que les

Ottomans ne ſe ſont point encore preparés à aucune guerre avec autant d'efforts qu'à celle-cy.

Tout eſtant reglé & diſposé de la maniere ſuſdite, la guerre contre le Moſcovite en faveur du Roy de Suede fut publiée dans cette Ville, & enſuite dans toutes les autres de l'Empire Ottoman.

Le 24. le Palatin de Kiovie partit d'icy pour Bender.

Le 25. le Prince de Moldavie fut depoſé de meſme

qu'Iſuf Bacha, Seraſquier de Bender ; c'eſtoient des creatures du Grand-Viſir Ali-Bacha qui vient d'eſtre deposé. A la place du Prince on a élevé Demetrius Cantemir, adherant des Tartares, & bon Suedois.

Le 26. le ſuſdit Cham des Tartares eut audiance privée du Grand-Seigneur, aprés quoy il prit congé de Sa Hauteſſe.

Le 27. il partit conduit juſques hors la Ville par le premier Viſir, & les principaux Miniſtres, aux ac-

clamations de tout le peuple.

Le 28. l'Ambassadeur Moscovite ayant esté arresté, on le mena aux Indiculis ou les sept Tours avec tous ses domestiques, à l'exception de quatre valets qui estoient des Livoniens.

Les meubles qu'on a trouvé dans son Hostel ont tous esté inventoriez & scellez.

Le sieur Bonkoursky, Gentilhomme Polonois, Envoyé du Roy Auguste, devoit

devoit estre aussi mené prisonnier dans les sept Tours, mais comme il s'est mis sous nostre protection, j'ay intercedé pour luy, conjointement avec le General Ponjatourski.

D'autres Lettres beaucoup plus recentes assurent que les Tartares soutenus par le Palatin de Kiovie, font déja des mouvements en Podolie; que six Bataillons Saxons avoient repassé le Rhin pour retourner dans leurs pays, & que les Danois, & les Prussiens en

devoient faire autant.

Le Roy Auguſte partit de Leipſik le 1. Février pour Dreſden où la Diete de ſes Eſtats qu'il avoit convoquée pour le 6. devoit eſtre aſſemblée ce jourlà. On y a reſolu de prendres toutes les précautions neceſſaires pour ſe mettre à couvert de l'irruption des Suedois.

Le 27. Janvier le Czar partit en poſte de Peterſbourg pour ſe rendre à Moſcou, & enſuite à Azaf. Avant ſon départ il avoit

dépeſché pluſieurs Courriers porter les ordres pour faire aſſembler des Troupes ſur la frontiere de l'Ukraine, au-deçà & au-delà du Boriſthene, & pour faire travailler en grande diligence à l'armement de ſa Flote.

L'Electeur de Brandebourg a fait publier une Ordonnance, par laquelle il deffend à tous ſes ſujets, ſous peine de la vie, de ſortir de ſes Eſtats pour aller s'eſtablir ailleurs.

Voicy la Liſte des Trou-

pes qui doivent composer l'Armée destinée à maintenir la neutralité dans la Basse-Allemagne.

Deux Regiments de Cavalerie de l'Empereur.

Deux Bataillons & un Escadron de l Electeur Palatin.

Deux Bataillons & trois Escadrons de l'Electeur de Brandebourg.

Un Bataillon de Mayence.

Un Bataillon du Landgrave de Hesse Cassel.

Un Regiment de Cava-

lerie du Duc de Mekelbourg Swerin.

Deux Bataillons du Duc d'Hanovre.

Un Bataillon du Duc de Wolfembutel.

Un Bataillon de l'Evêque de Munſter.

Six Bataillons Anglois.

Et ſix Bataillons Hollandois, ce qui fera en tout environ quinze mille hommes.

L'Armée du General Craſſaw ſera composée de ſon Regiment de Dragons; des Regiments de Marde-

feldt, de Marschal, de quinze cent hommes chacun, de deux autres Regiments de Cavalerie de mille hommes chacun ; des Regiments d'Infanterie de Schultz & de Stuart, de douze cents hommes chacun ; du Regiment de Horne de dix-huit cents hommes ; de celuy d'Eckeblat, de neuf cents hommes, ce qui fait plus de treize mille hommes, sans y comprendre les Troupes destinées à la garde des Places ni les huit à dix mil-

le hommes qui doivent venir le joindre de Suede.

Le Comte Sieniawski, Grand General de la Couronne de Pologne a refusé aux Princes Dolhorouki & Galiczen de faire entrer des Troupes Moscovites dans Kaminietz, Dubno, Brodi, Leopol, & le Fort de la Trinité.

Il y a des Lettres du 10. Février, qui assurent que l'Armée du General Crassaw estoit de plus de dix-huit mille hommes, sans y comprendre les Troupes

qui devoient l'aller joindre de Suede, & qu'il n'attendoit que les ordres pour agir.

La nuit du 14. au 15. Février, trois Compagnies des Gardes à pied du Duc d'Hanover, escaladerent la Ville & le Chasteau de Pein. Le Chapitre de la Cathedrale d'Hildesheim, dont cette Place dépend, dépescha un Courrier pour en porter ses plaintes à l'Empereur.

Le Duc de Wolfembutel s'est aussi emparé de Bra-

kel, d'Alefeld & de Grou, de la dépendance du même Chapitre ; & d'autres Troupes du Duc d'Hanover ſe ſont ſaiſies de la Ville même d'Hildesheim ſous prétexte que le Chapitre n'avoit pas executé une convention qu'il avoit faite avec ce Duc, depuis la mort du dernier Evêque d'Hildesheim.

Les Lettres de Conſtantinople du 8. Janvier, portent qu'on n'y a jamais veu de ſi grands préparatifs de guerre ; que les Turcs met-

troient en mer une Flote de deux cens cinquante voiles, ſur laquelle on embarqueroit vingt mille hommes ; que le Grand-Vizir alloit tous les jours viſiter les Magazins, l'Arcenal, & les Chantiers ; que tous les Bachas avoient ordre de ſe rendre inceſſamment au quartier d'aſſemblée, à peine de la vie, & qu'il y en aura plus de quatre-vingt qui ameneront des Troupes nombreuſes ; qu'on avoit conſtruit quatre Ponts ſur le

Danube, & que les Hoſpodars de Valaquie & de Moldavie avoient ordre d'aſſembler un grand nombre de Chevaux & de Bœufs pour voiturer les vivres & l'artillerie.

Nouvelles d'Eſpagne.

Lettre de Girone du 10. Février.

La terreur qui regne icy depuis la bataille de Villaviciosa a été changée en joye par l'Amniſtie que le Roy d'Eſpagne a eu la bonté d'accorder

aux habitants, ainſi qu'à ceux de tous les lieux qui rentreront ſous ſon obéïſſance. Les Ennemis pour exciter les Bourgeois à prendre les armes, leur avoient fait entendre qu'ils ne devoient eſperer aucun pardon, & que ſi nous nous rendions maiſtres de la Place, ils ſeroient tous punis ſeverement. Ils ont eſté trompez agreablement dans leur attente, & la douceur avec laquelle on les a traitez produit de bons effets. Ceux que la crainte avoit obligez de ſe refugier ailleurs reviennent avec leurs familles,

& leurs meilleurs effets qu'ils avoient emportez ; & les habitants de la pluſpart des Bourgs & Villages de la Viguerie de Girone qui eſt fort eſtenduë, & qui eſtoient preſque deſerts, retournent auſſi chez eux, ainſi que ceux de la Plaine de Vich & des Montagnes, qui viennent preſter ſerment de fidelité.

SUR LA PRISE de Girone.

Par Mr le D. de N.

ODE.

Muſes, ſur la lyre éclatante,
Où vous celebrez les vainqueurs,
Chantez la valeur triomphante
D'un heros ami des neuf Sœurs.
Mèlez vos fleurs tousjours nouvelles,
A ces couronnes immortelles,
Dont Mars ceint ſon front glorieux.
Noaille iſſu d'un ſang illuſtre
Vient d'ajouſter un nouveau luſtre
A la gloire de ſes Ayeux.

Impatient du jour celebre
Qui doit affermir un grand Roy,
Je le vois prés des bords de l'Ebre
Où ſa valeur ſeme l'effroy.
Il marche ; il attaque Girone,
Et déja ſa foudre qui tonne,
Frappe ces orgueïlleux remparts,
Pour le ſalut de l'Iberie,
Prodigue de ſa belle vie,
Il vole au milieu des hazards.

En vain des rochers formidables,
*Qui ſembloient braver Jupiter,**
Sur ſes bataillons indomptables
Font pleuvoir la flame & le fer.
En vain ſous cent formes terribles,
Ces boulevars inacceſſibles

* Il y a des Autheurs qui croyent que c'eſt dans cette partie de l'Eſpagne, que les Geants furent foudroyez.

Presentent le trouble & la mort.
Jeune heros, quelle barriere
Pourroit de ton ardeur guerriere
Arrester le noble transport?

Girone sans estre effrayée
Voit tomber ses superbes Tours,
Presque abatuë & foudroyée
Elle espere & combat tousjours.
A te resister obstinée
Elle croit de sa destinée
Reculer les momens prescrits.
Elle ose de ses mains rebelles
Former des barrieres nouvelles,
Et faire un mur de ses débris.

Mais qu'apperçoy-je? la victoire
Prête à voler sous tes Drapeaux
Voit le sort jaloux de ta gloire,
Liguer & les vents & les eaux.

Le

Le Ter débordé dans la plaine,
Oppose à l'ardeur qui t'entraine
Des monts liquides & flottans.
Mais animé par les obstacles,
Tu sçais par de nouveaux miracles,
Triompher du sort & du tems.

Tu commandes, & tes cohortes
Promptes à marcher sur tes pas,
Franchissent ces murs & ces portes,
Que viens de foudroyer ton bras.
Victime de sa resistance,
Girone, qui craint ta vengeance,
Reconnoist sa temerité.
Arreste vainqueur magnanime;
Elle cede au feu qui t'anime,
N'écoute plus que ta bonté.

Elle a dissipé les alarmes,

Où s'abandonnoient les vaincus,
Surpris du pouvoir de tes armes,
De tes bontez ils ſont confus.
Tel on vit ton illuſtre Pere,
Deſarmant ſa juſte colere,
Charmer ceux qu'il avoit ſoumis.
Là meſme, où tu cours à la gloi-
re,
Le plus doux fruit de ſa victoire
Fut d'épargner ſes ennemis.

Fils genereux que l'on admire,
Et dans la Guerre & dans la
Paix.
Souſtien del'Iberique Empire,
Quels ſeront un jour tes hauts
faits!
Formé ſur de ſages maximes,
De ſes connoiſſances ſublimes,
Minerve inſtruiſit ta valeur.
En naiſſant fameux Capitaine,

Une entrepriſe ſi hautaine
Eſt l'eſſay de ton jeune cœur.

Remplis tes grandes deſtinées
Qui feront paſſir le Germain,
Le prélude de tes années
En eſt le préſage certain.
Nous te verrons avec Vendoſme,
Dans l'un & dans l'autre Royaume,
Rappeller la Paix & les Jeux.
Girone à Philippe ſoumiſe,
Garantit la haute entrepriſe,
Qui nous promet des jours heureux.

L. MAUMENET.

Nos Troupes ont eſté miſes dans de bons Quartiers de ra-

fraichiſſement qui s'eſtendent fort avant dans la Plaine. On travaille icy avec beaucoup de diligence à remplir de grands Magazins, Girone devant nous ſervir de Place d'Armes pour aller en avant ; mais ce ne ſera qu'après que les Troupes ſe ſeront repoſées, & que tous les Magazins ſeront bien fournis.

D'autres Lettres portent qu'on avoit trouvé dans cette Place cinquante pieces de canon de bronze, pluſieurs de fer, ſoixante

& dix milliers de poudre, & une grande quantité de provisions ; que les Troupes Espagnoles ont pris à discretion la Ville & le Chasteau de Morella, sur les confins du Royaume de Valence & de la Catalogne, Graus, Benavari, & le Chasteau de Miravet ; & qu'elles avoient reduit à l'obéïssance tout le Pays de Ribagorça ; qu'on avoit trouvé dans Morella sept pieces de canon, quatre Mortiers, cent barils de poudre, quatre cent bou-

lets, vingt-cinq caisses de balles de fusils, trois cent cinquante Fusils ou Mousquets, des Bombes, & plusieurs autres attirails de guerre ; que Mr le Marquis de Valdecanas, aprés avoir chassé les Ennemis de tout le Pays de Ribagorça, avoit passé la Ribagorçana & défait dans la Conca de Trems quinze cent Miquelets qui vouloient s'opposer à son passage.

Que Mr de Vendosme avoit donné les ordres pour préparer toutes les choses

neceſſaires à un ſiege, & qu'il devoit partir au pluſtoſt pour aller joindre l'armée où les recruës arrivoient de toutes parts ; qu'on levoit pluſieurs Regiments nouveaux dont l'un portera le nom de Piemont & l'autre celuy de Sicile ; que Mr le Comte d'Aguilar avoit donné les ordres pour faire faire ſoixante mille habits, un pareil nombre de paires de Souliers, autant de Bas & de Chapeaux, & le double de Chemiſes & de Crava-

tes ; & que les Eglises, les Communautez, & les Grands, faisoient à l'envi des dons gratuits à sa Majesté Catholique.

Du Camp de Villalva le 11. Février.

Les deux tiers de nostre Armée doit passer la Segre le 15. au Pont de Lerida sous les ordres de Mr le Marquis de Valdecanas & de Mr le Comte Mahoni ; & Mr le Chevalier de Croix passera cette mesme Riviere, l'Ebro, & la

la Cinca proche de Mequinença pour aller camper à la Granca ; le 16. à Torre de Segre, d'où il continuera ſa marche juſqu'à Montblanc où il eſtablira ſa droite ; ſa gauche joindra la droite de Mr de Valdecanas dont la gauche qui ſera à Igualada ſera à portée de ſe joindre à la droite de Mr le Duc de Noailles. Dans cette ſituation nous ſerons maiſtres des deux tiers de la Catalogne, & nous reſſerrerons beaucoup l'Ennemy dans Barcelone.

Fragment d'une autre Lettre.

Les Troupes du Roy en s'approchant de Balaguere ont déterminé la garniſon à l'abandonner ſur les quatre heures. On a trouvé dans Balaguere quelques munitions, & huit Canons avec deux Mortiers. On a pris de cette Garniſon environ deux cent hommes qui ſe répandoient dans le pays. Il y a quelques Lettres qui portent que l'Archiducheſſe eſt embarquée.

Dons du Roy d'Eſpagne.

Le Roy d'Eſpagne a donné la Toiſon à Mr le Comte d'Eſtaire, de l'illuſtre Maiſon de Montmorency, & à Mr de Beaufremont de l'illuſtre Maiſon de ce nom. Il eſt frere de feu Mr le Marquis de Liſtenoy, tué dans Aire au dernier ſiege.

Le Roy d'Eſpagne a fait le Prince de San Buono, qui eſt depuis huit ans ſon Ambaſſadeur à Veniſe,

Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe, en conſideration de ſa fidelité & de ſes ſervices.

ARTICLE des Morts.

Don Diego Meſia Philippe de Guſman, Marquis de Leganez, Grand d'Eſpagne, &c. eſt mort à Paris le 28. Février 1711.

Don Joſeph de Linas, Archevêque de Taragone, cy-devant General de l'Ordre de la Mercy, eſt mort

à Barcelone. L'Archiduc l'y avoit fait conduire, & confiſquer tous ſes biens à cauſe de ſa perſeverance de fidelité pour Philippe V. Il a donné des marques de zele pour ſon Roy legitime juſqu'au dernier jour de ſa vie. Il a ordonné que ſon corps ſeroit tranſporté à Saragoſſe, où il avoit fait baſtir un magnifique Monaſtere & fondé une Bibliotheque publique.

REMARQUES.

Tarragone, Ville d'Eſ-

pagne, dans la Principauté de Catalogne, en Latin *Tarraco*. Elle eſt à 15. lieuës de Tortoſe, à 18. de Barcelone, entre l'une & l'autre Ville, & ſituée ſur le penchant d'une colline juſqu'au bord de la mer, où eſt ſon port, qui n'eſt bon que pour les Barques, à cauſe de quelques rochers où de plus gros Baſtiments pourroient ſe briſer. Les Eſpagnols l'appellent *Pucelle*, & diſent qu'elle n'a jamais eſté priſe. On tient que cette Ville a eſté baſtie

par les Scipions, qui y firent faire divers ouvrages pour ſa défenſe.

Le Duc de Medina Celi eſt mort dans le Chaſteau de Navarins. Il avoit eſté Ambaſſadeur à Rome, & Viceroy de Naples.

Loüis, Marquis d'Eſtrade, fils du feu Maréchal d'Eſtrade, Commandeur des Ordres du Roy, mourut le & ſa Mairie de Bordeaux a eſté donnée au Comte d'Eſtrade, ſon fils, Lieutenant General des Armées du Roy.

Le Prince François-Marie de Medicis, frere du Grand Duc de Toscane, né le 15. Novembre 1660. qui avoit esté nommé Cardinal le 2. Septembre 1686. s'estoit trouvé à l'entrée du Roy d'Espagne à Naples, avoit accompagné Sa Majesté Catholique jusqu'à Final avec les Galeres de Toscane en 1702. avoit esté nommé Protecteur des Affaires de France & d'Espagne à Rome en 1703. avoit remis le Chapeau de Cardinal, le 19. Juin 1709. & avoit

épousé le Juillet ſuivant la Princeſſe Eleonore de Gonzague-Guaſtalle mourut le 3. Février 1711. d'une hydropiſie de poulmon, ſans laiſſer de poſterité.

Le Baron de Smettau, Envoyé & Plenipotentiaire de l'Electeur de Brandebourg auprés des Eſtats Generaux, mourut à la Haye le 5. Février. Il y avoit dix-neuf ans qu'il eſtoit en Hollande, avec la qualité d'Envoyé, & il avoit eſté nommé Plenipotentiaire il y a quelques années.

Mr le Comte Gentilé, cy-devant Envoyé de la Republique de Genes à la Cour de France, mourut à Genes le 2. Février. Il estoit d'une des plus anciennes Maisons de la Republique.

Pierre Kansotte, General des Chanoines Reguliers de Sainte Croix, est mort à Huy en Flandres, le 15. de Février dernier.

REMARQUES.

Ce fut le bienheureux Theodore de Celles, Cha-

noine de la grande Egliſe de Liége qui renouvella cet Ordre en Allemagne. Il choiſit pour ce ſujet un endroit fort élevé dans un Fauxbourg d'Huy, appellé *Clair-lieu*, où il y avoit autrefois une Chapelle de S. Thibaut. Cet Ordre dont le premier Inſtituteur eſt ſaint Gutriace, qui trouva la ſainte Croix par le commandement de ſainte Helene mere du Grand Conſtantin, ayant été renouvellé & approuvé ſous Innocent III. au Concile de

Latran, fut confirmé en 1248. ſous la Régle de S. Auguſtin, par le Pape Innocent IV. au Concile de Lyon en France. Sainte Odile eſt la Patrone de tout l'Ordre. Le Chef & le premier Convent eſt à Huy, & le General a couſtume d'y faire ordinairement ſa réſidence.

Frederic-Guillaume Ketler, Duc de Curlande & de Semigall, &c. ayant eſté attaqué d'un fievre chaude en retournant dans ſes Eſtats mourut le 20. de

Février de cette année 1711. Il avoit épousé le 13. Novembre 1710. la Princesse Anne, fille unique du Czar Jean, Grand Duc de Moscovie, & niece du Czar Pierre, aujourd'huy regnant. Le Prince Ferdinand de Curlande, son oncle, qui a embrassé la Religion Catholique depuis quelques années, a pris possession de ses Estats, à quoy le Czar ne veut pas consentir, ne luy voulant accorder que la qualité d'Administrateur jusqu'à ce que l'on

ſçache ſi la Ducheſſe de Curlande, ſa niece, eſt enceinte.

REMARQUES.

La Curlande ou Courlande, eſt une Province de Pologne dans la Livonie. Elle appartenoit autrefois aux Chevaliers de Livonie, qui l'avoient conquiſe ſur les Idolatres: mais Gottar de Ketler, dernier Grand-Maiſtre de cet Ordre, ayant embraſſé l'hereſie de Luther, s'empara de ce Pays

dont il fit hommage à Sigiſmond-Auguſte, Roy de Pologne, auquel il ceda tous les droits qu'avoit eu ſon Ordre, à condition qu'il porteroit le titre de Duc de Curlande, & que ſes deſcendants luy ſuccederoient, aprés en avoir reçu l'inveſtiture des Rois de Pologne, ce qui a duré juſqu'à preſent. Les Villes principales de ce Duché ſont Goldingen, & Windau, qui eſt le lieu ordinaire de la reſidence des Ducs.

Le P. N. Fraſſen, Cor-

delier, ſi connu par plu-
ſieurs Ouvrages de pieté &
d'érudition, eſt mort dans
le Grand Couvent de Paris,
âgé de 91. ans, aprés avoir
paſſé par toutes les digni-
tez de ſon Ordre. Le Pere
Fraſſen avoit une grande
connoiſſance des affaires
Eccleſiaſtiques, ſur tout
pour ce qui regarde les Or-
dres Religieux; auſſi Son
E. Monſeigneur le Cardi-
nal de Noailles l'avoit ſou-
vent employé à ces ſortes
d'affaires, dont il s'eſtoit
toûjours acquitté au con-
tentement

tentement de tout le monde. Il étoit d'une ſimplicité & d'une modeſtie admirable, affable, doux, honneſte, ce qui luy attiroit l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui le connoiſſoient.

Euſtache le Noble, Baron de S. Georges, ancien Procureur General au Parlement de Metz, mourut à Paris le 3. Février 1711. âgé de 68. ans. Le grand nombre de ſes Ouvrages fait voir l'eſtenduë de ſon eſprit & ſa grande facilité à écrire.

REMARQUES.

Il a fait une traduction des Pſeaumes avec de petites reflexions ſur chaque verſet, & il joignit à cet Ouvrage un autre de meſme gouſt ; c'eſt l'eſprit de David, & le dégouſt du monde : mais ſon talent eſtoit d'écrire des Nouvelles, & de petites Hiſtoires particulieres ; il a fait auſſi pluſieurs Paſquinades pendant le temps de la derniere guerre & les commence-

ments de celle-cy. On a de luy encore plusieurs autres Ouvrages, la Grote des Fables, ses Contes & Fables, ses Voyages de Chaudray, & de Falaise, le Gage touché, Ildegerte, Zulima, Abramulé, la fausse Comtesse d'Isambert, Mylord Courtenay ou les amours d'Elisabeth, Reine d'Angleterre; le Chevalier Balthazar, l'histoire d'Hollande, la conjuration des Pazzi, Esope, les deux Arlequins, le Sceau enlevé, & plusieurs Nouvelles Afriquaines,

ainſi que pluſieurs autres Entretiens politiq es & Satyriques : mais ſon meilleur Ouvrage dans ce genre eſt ſon Ecole du Monde. Son ſtile eſtoit vif, hardy, & figuré, mais dur & negligé.

MARIAGES.

François - Armand-Loüis de Vignerod du Pleſſis, Duc de Fronſac, fils d'Armand-Jean de Vignerod du Pleſſis, Duc de Richelieu, Pair de France,

Chevalier des Ordres du Roy, &c. & d'Anne Marguerite d'Acigné, a épouſé le 12. de ce mois Anne-Catherine de Noailles, fille de feu Jean-François, Marquis de Noailles, Lieutenant General au Gouvernement d'Auvergne, & de Marguerite Thereſe Roüillé de Meſlay, aujourd'huy troiſiéme femme du Duc de Richelieu.

Remarques ſur le Duché de Fronſac.

Fronſac, appellé par les Latins *Fronciacum Francum* ou *Franciacum*, eſt un Bourg avec un vieux Chaſteau en Guienne ſitué ſur une Montagne fort eſcarpée, aſſez prés de la Dordogne, à cent lieuës de Bourdeaux. Aimoin & Eghinart parlent de Fronſac, & diſent que Charlemagne y fit baſtir une Fortereſſe. Il fut érigé en Du-

ché par Henry IV. en Janvier 1598. Ce Duché paſſa dans la Maiſon de Loüis II. Prince de Condé par ſon mariage avec Claude de Maillé, Ducheſſe de Fronſac, Marquiſe de Brezé, & depuis il eſt venu au Duc de Richelieu dont ſon fils unique porte le nom.

Marc-Antoine Front de Beaupoil de Saint Aulaire, Comte de Lanmaric, Grand-Echanſon de France, fils de feu Loüis de Beaupoil de Saint Aulaire, Grand-Echanſon de Fran-

ce, & Lieutenant des Gendarmes de la Reine, mort à Cazal-major le 22. Juillet 1702. ſervant ſous Mr de Vendoſme en Italie, épouſa le 12. Mars 1711. .... Neret, fille de feu Jean-Pierre Neret de la Ravoire, Seigneur de Beaurepaire, &c. Grand-Audiancier de France, & Treſorier-General de la Marine. Louis de Beaupoil avoit épouſé Jeanne-Marie Perrault, Dame de Milly en Gaſtinois, &c. Feu Monſieur de la Ravoire avoit épou-

sé Anne de Valieres.

François Foucault, Marquis de S. Germain Beaupré, Gouverneur de la Haute & Basse Marche, épousa le 11. Mars 1711. Anne-Bonne Doublet de Persan, fille de Nicolas Doublet, Seigneur de Persan, Conseiller au Parlement, & de Bonne-Ursule Garnier de Salins. Mr le Marquis de Saint Germain Beaupré, pere de l'Epoux, avoit le Gouvernement de la Marche. Le Roy l'a donné au fils, & a donné la

survivance au pere.

Gilles-Marie Maupeou d'Ablege, Maistre des Requestes, fils de Gilles Maupeou, Seigneur d'Ablege, Maistre des Requestes Honoraire, & de . . . . . Guillemain de Courchamps, a épousé . . . . . fille d'André Jubert, Seigneur de Bouviles, Conseiller d'Estat ordinaire, & de la sœur de Mr Desmarets, Controlleur General des Finances.

Gilles Huet, d'une ancienne Famille de la Ville de Brie, a épousé le 9. de

Février, Anne-Magdelaine Richelet, fille unique de feu Pierre Cesar Richelet, Avocat en Parlement, si connu parmy les Sçavants par un grand nombre d'Ouvrages qu'il a donnez au Public.

REMARQUES.

Il est Auteur de la vie des Poëtes François, Ouvrage que Mr L.... a donné au Public depuis quelques années, d'une maniere plus complete que celuy de Mr Richelet. Nous a-

vons du même Autheur un nouveau Dictionnaire de Rimes; un Livre intitulé la Florine; un Recuëil de Lettres de differents Auteurs, qu'il fit imprimer en 1689. pour servir de modeles dans les differents genres Epistolaires. C'est dans les remarques sur ces Lettres qu'il porta son jugement sur celles de Bussy, de feu Mr Arnauld d'Andilly, du Chevalier d'Herbelot, de Conrart, &c.

Celui de ses Ouvrages qui luy a attiré plus de reputation c'est son Dictionnaire

de la Langue Françoiſe où il a meſlé beaucoup de litterature & pluſieurs étymologies. Il a fait d'autres Ouvrages qui ne ſont pas imprimez, comme un Dictionnaire burleſque & ſatyrique, & une Grammaire Françoiſe & Poëtique que Mr Huet ſon gendre ſe prepare de donner au Public.

Feu Mr Richelet eſtoit fils de Jean Richelet, Seigneur de Signi, & petit-fils de Nicolas Richelet, celebre parmi les Autheurs de

son temps, par quantité de bons Ouvrages : c'est luy qui a commenté les Oeuvres de Ronsard.

INONDATIONS.

Inondation de Geneve.

Le degel & la fonte des neiges firent enfler de sorte la petite riviere d'Aire, & luy donnerent un cours si rapide, que le 12. du mois de Février elle fit retrograder le Rhone dans le Lac, & fit tourner à contre sens, pendant tout un jour, les rouës des Mou-

lins & des machines qui ſervent aux Fontaines publiques, ce qu'on n'avoit jamais vû.

Le Rhone devint ſi enflé par le concours de pluſieurs rivieres qui s'y jettent, qu'à l'endroit où il ſe joint avec la Saone, il tenoit une demi-lieuë: mais ce qui eſt de plus remarquable, c'eſt qu'il traverſoit le Lac de Geneve dans toute ſa longueur, ſans ſe meſler à ſes eaux, tant l'impetuoſité avec laquelle il y entroit étoit grande. Un

pareil évenement n'auroit-il pas donné lieu à la Fable du Fleuve Acis qui estant devenu amoureux de la Nymphe Galatée, alla la chercher jusques dans la Sicile, sans mesler ses eaux à celles de la mer.

De Lyon.

Jonction du Rhone & de la Saone à Lyon le 23. Fevrier, veille de S. Matthias, dans la Place appellee Confort.

La veille de la Feste

de S. Matthieu, aprés minuit, le Rhone avec la Saone furent entierement débordez, contre les effets ordinaires de ce fleuve & de cette riviere qui ne grossissent que dans l'intervalle de quelques jours. Le lit du premier, qui termine la Ville de Lyon du costé de la Province de Dauphiné, & celuy de la Saone qui coule au milieu de la Ville, se joignirent dans la Place de Bellecour & celle de Confort, avec une si grande abondance d'eau, que toute la partie de cette Vil-

le qui ſe trouve entre ces deux Places juſques dans la ruë Merciere, fut ſi fort inondée que toutes les maiſons ne purent plus ſe communiquer que par bateaux. On n'a pas de peine à concevoir le deſordre que cela a causé dans tout ce quartier par l'interruption du commerce, & le demenagement des boutiques où pluſieurs marchandiſes furent moüillez. Les Egliſes des Jacobins, des Celeſtins, & de la Charité en ont le plus ſouffert. Le vieux Arſenal qui eſt voiſin de la

Saone a esté presque tout inondé. Heureusement toute l'Artillerie & les munitions de guerre avoient esté transportées depuis peu d'années dans le nouvel Arsenal basty par les soins de Mr le Maréchal de Villeroy, nostre Gouverneur. Le Pont de bois de Bellecour a esté presque tout emporté, ainsi que quantité de maisons du Fauxbourg de la Guillotiere. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on a observé par une Inscription gravée sur une Pyramide bastie

de temps immemorial dans le milieu de la Place de Confort, que le Rhone & la Saone ne s'estoient pas joints dans cette Place depuis l'an 1554. & que par les mesures de la hauteur où l'eau monta alors, on a verifié que cette derniere inondation a surpassé l'autre d'un pied & demy.

A l'égard de Paris, il n'y a pas eu d'effets fort extraordinaires. L'inondation & l'eau n'a esté qu'à trois pieds & demi prés du marbre qu'on a mis dans le Cloistre des Celestins, pour

marquer la hauteur de l'eau en Février 1658 J'attendois des remarque sur les ravages qu'a fait la Loire, je ne les auray que pour le mois prochain.

Ceremonie faite par l'Electeur de Cologne.

Le Sereniſſime Electeur du S. Empire Romain, Joſeph-Clement, Archevesque de Cologne, Legat né du S. Siege Apoſtolique &c. celebra à Paris pontificalement le 9. Février 1711. ſa millième

Meſſe, ſuivant un uſage pieux obſervé parmy les Prelats d'Allemagne. Pour cet effet ayant envoyé un de ſes Officiers prier de ſa part Mgr le Cardinal de Noailles d'avoir agreable que pour cette celebration ce Prince put officier pontificalement dans ſon Dioceſe, ſon Eminence répondit que Son A. S. pouvoit diſpoſer de toute ſon autorité qu'elle luy remettoit avec un extrême plaiſir. L'Egliſe du Val de Grace ayant eſté choiſie, Son A. S. s'y rendit le 9. de Février.

& aprés avoir ſalué l'Abbeſſe à ſon parloir, il entra dans l'Egliſe ſuivi d'un grand nombre d'Eccleſiaſtiques, & de ſes Officiers, & eſtant monté ſur un throne preparé du coſté de l'Evangile, il fut reveſtu de ſes habits Pontificaux, & celebra la Meſſe chantée par la Muſique ſous la conduite du Sieur Beauregard, Maiſtre de la Muſique de la Chapelle de ce Prince. On remarqua trois choſes ſingulieres dans cette Meſſe; la premiere c'eſt qu'aprés la Communion, Son

A S. entonna le *Te Deum* qui fut continué par la Musique ; la seconde que pendant que l'Electeur donnoit les benedictions, l'Assistant cria à haute voix, *humiliate vos ad benedictionem* ; la troisiéme & la plus remarquable, & qu'on croyoit ne s'observer qu'à l'exaltation du Saint Pere, c'est qu'aprés la Messe le Prince estant remonté sur le throne revestu pontificalement, le Prestre assistant placé du costé de l'Epistre luy dit à haute voix, *ad multos*

multos annos, & s'eſtant avancé à trois repriſes, il alla luy baiſer la main, & recevoir ſa benediction, ce que firent auſſi tous ceux de ſa Cour. Aprés la Meſſe Son A. S. alla du coſté de la grille où repoſent les cœurs de la Reine & de Me la Dauphine, ſa ſœur, où il fit ſa priere pour le repos de leurs ames.

Hiſtoire generale de la Fonderie des Lettres & de l'Imprimerie, par PIERRE COT, *Fondeur, & Imprimeur-Libraire ordinaire de l'Academie*

Royale des Inſcriptions & Médailles. Volume in 4°. que l'on doit mettre inceſſamment ſous la Preſſe, à Paris.

L'Ouvrage eſt diviſé en trois Parties.

1. ON traite dans la premiere de l'origine de l'Ecriture, & de ſes progrez. Aprés avoir parlé des Caracteres dont les hommes ſe ſont ſervis dans les premiers temps, on en donne des Tables expliquées, tant des Caracteres ſymboliques de quelques Peuples, que des alphabeti-

ques des autres Nations. En traitant de l'établiſſement des plus anciennes Bibliotheques, & des Manuſcrits dont elles étoient compoſées, on examine ce qui peut ſervir à juger de l'ancienneté de ces Manuſcrits. Cela conduit à ce qui regarde la méchanique de l'ancienne Librairie des Grecs, & des Romains, les Ecrivains ou Copiſtes des Livres auſquels les Imprimeurs ont ſuccedé.

2. La ſeconde Partie a

pour objet la Méchanique de la Fonderie des Caracteres, & celle de l'Imprimerie. L'on y décrit de quelle maniere, & quand ces deux Arts ont été inventez. L'on y parle de la Gravûre ou taille des Poinçons de Lettres en acier, des Matrices en cuivre, & des Moules pour fondre les Lettres. Les differens Caracteres que l'on a employé, & que l'on employe actuellement dans l'impression des Livres, s'y trouvent placez chacun dans leur ordre, avec l-

Hiſtoire. On explique en paſſant la maniere de graver ſur le cuivre, à l'Eau-forte, au Burin ; d'imprimer en Taille-douce. Celle de graver ſur le Bois, ou de buriner ſur les Métaux n'y eſt pas oubliée non plus que la maniere d'imprimer des Chinois. Enfin l'on y joint des remarques ſur la Compoſition du Métal des Lettres fonduës : ſur les Caracteres de Plainchant & de Muſique: ſur les figures d'Aſtronomie; les Signes de Chymie, & de Medecine : ſur les

Notes des Juriſconſultes, & ſur les Abbreviations anciennes.

3. La troiſiéme Partie regarde uniquement le travail de l'Imprimerie, c'eſt-à dire, les diſpoſitions neceſſaires pour l'ornement des Ouvrages: La figure des differentes Impoſitions : Les Marques dont les Auteurs ſe ſervent pour corriger les Epreuves : La maniere de compoſer l'Encre. La deſcription de la Preſſe, des Caſſes & de pluſieurs autres Uſtanciles qui concernent le fait de

l'Imprimerie. L'on donne une idée de ce que les plus habiles Fondeurs en Lettres, & Imprimeurs ont fait de plus excellent en chaque genre de Caractere. L'on y fait connoître ceux qui se sont distinguez par la beauté ou la correction de leurs Ouvrages, par leurs sçavoir dans les belles Lettres, & dans les recherches d'Antiquité. L'on y voit avec quel soin les Papes, les Empereurs, & les Rois ont soûtenu l'Imprimerie, & les dépenses qu'ils y ont faites. L'on

y traite de l'Approbation des Livres, des Marques des Libraires, des Privileges, & de tout ce qui y a rapport. L'on donne une Liste generale de toutes les Villes où il y a eû des Livres imprimez; & l'on finit par un Dictionnaire des Termes propres aux Arts de la Fonderie des Lettres, de l'Imprimerie, & de la Librairie, & aux autres Arts qui en dépendent. Cet Ouvrage est prest à metre sous la Presse, & il y aura plus de 100. Planches.

IIIe PARTIE DU MERCURE.

HISTORIETTES & autres Amuſemens.

JUGEMENT du Procés de la petite fille à deux meres, dont j'ai parlé dans le Mercure de Novembre.

De Lion ce 20 Fevrier.

Il ſeroit inutile de vous envoyer un diſpoſitif en-

*nüeux de la Sentence ren-
duë au ſujet de la petite
fille à deux meres, ſuffit
de vous dire que la mere
mariée a eſté receuë à
prouver les faits par elle
articulez au procés ; ſça-
voir qu'elle avoit eſté
groſſe, qu'elle avoit à
laité l'enfant, &c. mais
par proviſion l'enfant a
eſté remis entre les mains
de la mere fille, qui le re-
clamoit, & cela termine
le procés ; parce que la*

mere mariée dit qu'elle n'a pas le moyen de poursuivre, & l'on sçait dans la Ville, qu'outre qu'elle n'a pas de preuves suffisantes, le pere qui estoit si curieux d'avoir lignée, n'a plus de goust pour un enfant équivoque; & ainsi l'on croit que les choses en demeureront là : au reste, vous m'avez demandé avec instance les particularitez secrettes de

ce que vous appellez dans voſtre Mercure. La circonſtance la plus étonnante de toute l'Hiſtoire, l'on a vû la timide Angelique cacher en tremblant les ſuites de ſon mariage ſecret, & on la voit à preſent reclamer publiquement le témoin de ſa faute. Elle ne craint plus de publier ſa honte; ce changement ne paroît pas vrai-ſemblable, &c.

Je vous envoye, Mon-

sieur, les raisons secrettes qui rendent cet éclat vraisemblable, vous ajusterez ces veritez au reste de l'Histoire. Je suis, &c.

FIN

De l'Histoire de Cleonte & d'Angelique.

Angelique n'avoit eu aucunes nouvelles de son cher Cleonte, depuis qu'el le l'avoit vû partir pour aller obtenir de son pere

la permiſſion d'achever ce mariage dont le commencement avoit eſté trop précipité ; Cleonte en partant de Lion eſtoit rempli d'amour & de reconnoiſſance ; mais tout cela ſe refroidit un peu ſur les chemins ; il y a cent lieuës de Lion à Paris, peu de jeunes Cleontes peuvent porter ſi loin un violent amour ſans en rien perdre, & ſur tout un a-

mour heureux ; celui-ci aimoit pourtant encore Angelique en arrivant à Paris , mais il y trouva ſon pere mort , il falut heriter de cent mil écus ; il fut ſi occupé du plaiſir & de ſoins de cette groſſe ſucceſſion, qu'il n'eut pas le loiſir de penſer davantage à Angelique.

Aprés un oubli de quelques années , Cleonte tomba malade de la maladie dont il mourut , &

avant ſa mort un de ſes amis lui aprit qu'il eſtoit reſté à la pauvre Angelique un gage vivant de l'amour qu'elle avoit eu pour lui ; il eſtoit honneſte homme à l'inconſtance prés, & de plus il alloit mourir ; il écrivit de ſa main une eſpece de Teſtament, par lequel il épouſoit Angelique, en laiſſant vingt mille livres, dont la mere joüira juſqu'à la majorité de

l'enfant, & de plus une forte penſion à la mere ſa vie durant.

Cleonte mourut enſuite, & ſur cette nouvelle, Angelique fut agitée de divers mouvemens, elle apprend que ſon cher Cleonte eſt mort ; mais elle l'avoit cru inconſtant ; c'eſt encore pis pour une femme; joignez à cela le mariage poſthume qui repare ſon honneur, elle doit eſtre

un peu consolée ; quoi qu'il en soit, ces raisons l'ont obligée à reclamer la petite fille, & à faire cet éclat qui ne paroissoit pas vrai-semblable dans une fille sage & modeste.

CHANSON
contre le Caffé.

Sur le même Air des Bourgeois de Chaſtres & de Mont-l'hery.

Quelle bizarre verve
M'avoit donc échauffé?
En dépit de Minerve
J'ay chanté le Caffé:
Les Dieux ont rebuté
Cette boiſſon brûlante;

L'amertume qu'elle a
la, la,
Ne peut que chez Pluton
don, don,
Meriter qu'on la chante.

Dans les enfers Orfée
Entrant fort alteré,
Grogonne mal coëfée,
Apporta le Caffé;
Le Chantre s'écria,
Voyant la liqueur noi-
re,
Que me donnez-vous là?
la, la,

Pour chanter la chanſon,
don, don,
C'eſt du vin qu'il faut
boire.

Vive le feu bachique
Qui nous rend tous
joyeux;
Caffé mélancolique!
Le tien eſt dangereux,
C'eſt un feu tenebreux,
Feu noir, & feu ſans fla-
me,
Sournois il nous rendra
la, la,

C'eſt un fumeux charbon,
don, don,
Qui nous noircira l'ame.

Il prend ſur la nature.
Plus d'un Docteur l'a
dit,
On paye avec uſure
Ce qu'il donne à credit,
On croit qu'il nous four-
nit
Eſprits en abondance;
Mais dans ces moments
là,
la, la,

C'eſt noſtre propre fond,
don, don,
Que le traiſtre dépenſe.

Le ſçavant Hipocrate
Dit que cette liqueur
En reſſerrant la rate
Oſte la belle humeur,
Aux environs du cœur
Diſſipant la tendreſſe
De tous ces quartiers là
la, la,
En chaſſant Cupidon,
don, don,
Il bannit l'allegreſſe.

Lorsque Bachus propice
M'a troublé le cerveau,
Le Caffé par malice
Vient tirer le rideau ;
Je voyois tout en beau
Cette liqueur cruelle,
Par la vertu qu'elle a
la, la,
Réveillant ma raison,
don, don,
Ma fait pester contr'elle.

Celuy qui s'habituë
Au breuvage enfumé,
Quand son heure est ve-
nuë

Ceſſe d'eſtre animé
D'un imbecile il a
Le langage & la mine
Le Caffé ſeul pourra,
la, la,
De ce ſtupide oiſon
don, don,
Remonter la machine.

Il excite la bile
Et ſon activité;
Rend la femme indocile
Avec malignité:
Le Demon du Caffé,
S'établiſſant en France,

Femelles raſſembla
la, la,
Entr'elles ce Demon
don, don,
Souffla la médiſance.

Il eſt de ce breuvage
Ainſi que des amours,
Toûjours on en dit rage
Et l'on en prend toûjours,
Tel tout haut les blâma
Qui tout bas leur fit gra-
ce.
Pour vous prouver cela,
la, la,

De ce Caffé Demon,
don, don,
Je vais prendre une taſſe.

Je demande encor quartier aux Anonimes juſqu'au mois prochain, en faveur du Recüeil de Poëſies qui occupe la place des Articles burleſques, Bouts-rimez, Queſtions, & autres badinages, dont je tâcheray de varier les eſpeces, quand je n'auray point de pie-

ces plus sérieuses pour remplir ma tâche.

Article des Enigmes.

Les trois Enigmes du mois passé sont toutes trois sur le même mot: ce mot est le *Sang*.

Explication de la premiere Enigme, par M^e^ la M. de ***

Dans le cœur des jeunes
Amans

Un ſang boüillant & vif
cauſe l'amour extrême,
C'eſt cette vivacité mê-
me
Qui rend les Amans in-
conſtans.

Les Explications des deux ſuivantes ſont de Mr Roch.....

J'agite les vaiſſeaux &
ſur mer & ſur terre,
Ici vaiſſeau veut dire ar-
tere

ENVOY.

Dans les Heros le ſang
fait la franche valeur,
Dans l'Heroïne il fait
l'honneur
Du Poëte rampant ainſi
qu'une Tortuë,
C'eſt le ſang qui fait la
froideur;
C'eſt auſſi par le ſang que
le ſublime Autheur
Comme un Aigle perce la
nuë.

Explication de la troiſiéme Enigme.

C'eſt pour faire du ſang
que le pain ſe pétrit,
Ce ſang agit avec l'eſprit;
C'eſt le ſang qui fait une
beſte,
Et s'il n'eſt pas l'amour,
il le met dans la teſte.

A propos de cette Enigme, il me ſouvient d'avoir entendu raconter un fait peu plaiſant, mais

tres-veritable.

Un jeune Anglois qui logeoit dans une Auberge du Fauxbourg Saint Germain, devint éperduëment amoureux de la fille de son Hoste. Elle estoit tres-belle, & l'Anglois luy fit des offres à proportion de sa beauté ; mais cette fiere hostesse, soit par vertu, soit par ambition, ne voulut entendre parler que de mariage ; le pere de ce

jeune

jeune Anglois, estoit homme à le desheriter s'il eut voulu contenter sa passion à ce prix, l'Hôtesse n'en vouloit pourtant rien rabattre, nostre Amant desesperé tomba dangereusement malade.

On fit plusieurs consultations, où Monsieur Guenaut fameux Medecin de ce temps-là, n'eut pas de peine à prouver à ses Confreres, qu'il faloit d'abord seigner & ra-

fraîchir, & qu'il faudroit enſuite rafraîchir & ſeigner ; car, diſoit-il, je connois les deux maladies de mon malade, elle ſont toutes deux dans le ſang. C'eſt l'amour & la fiévre ; enfin noſtre Amant fut livré à l'opinion de Monſieur Guenaut, qui par dix ou douze ſeignées conſecutives, oſta de ſes veines non-ſeulement l'amour & la fiévre, mais encore la vie,

ou peu s'en falut, car on le crut mort; cependant il en revint, parce que les Medecins & le Chirurgienl'abandonnerent.

Pendant ce temps là, on avoit écrit au pere la cauſe de cette maladie, & il arriva de Londres dans la reſolution de conſentir à ce mariage extravagant, pluſtoſt que de perdre ſon fils unique.

Il le trouva mourant, & la premiere choſe qu'il

fit pour le rappeller à la vie, ce fut de lui promettre la belle Hoſteſſe en mariage ; mais comme la paſſion du jeune homme n'eſtoit fondée que ſur la beauté, les idées vives des charmes de l'Hoſteſſe s'eſtoient diſſipées avec ſon ſang ; elles revinrent pourtant avec le ſang nouveau qu'il faiſoit, mais à meſure que ſa ſanté ſe fortifioit, le pere voyoit

moins de neceſſité à ce mariage, enfin il ne craignit plus de s'y oppoſer entierement.

Si la paſſion de ce fils eut eſté auſſi violente qu'avant ſa maladie, il eut fallu rappeller Monſieur Guenaut pour la lui oſter par de nouvelles ſaignées, ou le marier pour l'empêcher de retomber malade; mais cette paſſion n'eſtant preſque plus qu'un ſimple ſouvenir,

la raiſon & le pere furent les plus forts; il renonça à la belle Hoſteſſe; & cela fait voir que l'amour, ſur tout celui qui n'eſt fondé que ſur la beauté, eſt entierement dans le ſang, & que ſi la transfuſion que quelques Medecins ont cru poſſible, ne peut guerir de la vieilleſſe, au moins elle peut guerir de l'amour

CAPRICE

d'une femme jalouſe ſur l'Enigme.

Torrens impetueux qui
cours aprés toi-même,
Et qui te fuis toi même auſſi.

Tâtant le poux
A ſon Epoux,
La jeune Aminte
Fit cette plainte,
Ton ſang ſe fuit
Et ſe pourſuit,
Son cours l'entraîne

De veine en veine ;
Ainſi le cours
De tes amours
Cher infidelle ,
De belle en belle
T'entraînera ,
Quelle ſera
Pour lors ma rage .....
Non je ſuis ſage.
Tremble pourtant
En un inſtant ,
La vertu change ,
Femme ſe vange ;
Mais non, jamais .....
Pourtant ſi ..... mais

Tu m'aime encore,
Moi je t'adore ;
Pourquoi vouloir
Déja prévoir
Et l'inconſtance
Et la vengeance.
Arivera
Ce qu'il pourra.

NOMS
de ceux qui ont deviné les Enigmes.

L'œdipe latin ruë de l'Univerſité ; l'inconnu

de voſtre connoiſſance, Ginguiſcan, je les devine toutes, je ne m'en corrigerai jamais : la belle blonde aimée du beau brun, je les aurois devinées toutes trois, s'il y en avoit eu qu'une : ſang premier, ſang ſecond, ſang troiſiéme ; faites ſaigner le Mercure il a trop de ſang, routine me tient lieu d'eſprit, le penetrant badaud, Alcidalis & Zelide, franc oi-

son, l'Hemoragiſte, trois fois le *ſang* deviné par Monſieur Sanguin, la Lanterniſte, la pucelle Enigmatique, le deciſif de la ruë des Boucheries, Coloſte la claire voyante de la ruë des Boucheries, Thamiriſte.

Quoique Thamiriſte devine toutes les Enigmes, il n'a pas deviné celles-ci: l'Imprimeur n'a pas laiſſé de mettre Thamiriſte; il m'a dit pour

raiſon, je le mets toûjours depuis trente ans, j'ai cru que vous l'aviez oublié, car il faut bien qu'il y ſoit.

ENIGME du mois.

Naturelle dans ma parure,
Et bizare dans ma coëffure;

J'ai la peau douce & le
tein brun,
Voici ce que j'ai de com-
mun
Avec une belle perſonne,
Si je ne ſuis point tendre,
helas on m'abandonne;
Mais pour tel qui deſire
ardemment de m'avoir,
Je commence à devenir
bonne
Lorſque je me diſpoſe à
ne plus rien valoir,

Quoi que j'euſſe reſolu de ne parler encore dans ce mois-ci, ni de Queſtions, ni d'Anonimes, ni d'autres Amuſemens, & de les remettre au mois prochain, je n'ai pû refuſer à une *Dame d'une grande diſtinction, d'un goût infini, & d'un merite extraordinaire*, de placer ici des queſtions qu'elles m'a envoyées : ne croyez pas que cette Dame ſoit la meſme, qui

a eſté la Dulcinée de mon Prédeceſſeur, pendant quarante ans, & pour laquelle il avoit écrit trois ou quatre cens Volumes ſans l'avoir jamais vûë ; celle-ci eſt plus viſible & plus abſoluë ; je n'oſe luy deſobéïr.

I. QUESTION.

S'il vaudroit mieux ne point voir celle qu'on

aime, que de la voir indifferente à noſtre Amour.

II. QUESTION.

Juſqu'à quel âge l'Amour doit l'emporter ſur la Raiſon; c'eſt-à-dire à quel âge on doit commencer d'aimer ſagement.

III. QUESTION.

S'il eſt raiſonnable

de haïr celle qui nous a charmé, quand elle nous mépriſe.

IV. QUESTION.

Lequel eſt le moins fâcheux d'aimer une perſonne dont le cœur eſt déja touché d'une autre paſſion, ou une dont le cœur eſt incapable d'en avoir.

V. QUESTION.

S'il vaut mieux eſtre

aimé, que d'estre aimable.

CHANSON
sur le Caffé.

Sur l'Air, Réveillez-vous, belle endormie.

Divin Caffé, tous les Poëtes,
Chaque jour goûtent tes bienfaits;
Mais pourquoi par des Chansonnettes
Ne vient-ils point tes attraits?

Je veux rompre l'ingrat silence
Des hostes du Sacré Vallon;
Fais parler ma reconnaissance,
Et vient me servir d'Apollon.

Tu ſçais animer l'éloquence,
Tu ſçais reveiller les eſprits,
Et ſouvent ta vive influence
Produit le feu de nos écrits.

Par ton ſecours eſt ſoulagée,
La memoire de l'Orateur;
Par ſon jus la voix corrigée
Ne bleſſe plus un Auditeur.

Si la migraine oſe paroiſtre
Avec ſon funeſte bandeau;
C'eſt par toi que je vois renaiſtre
L'heureuſe paix dans mon cerveau.

Tout dans toi juſqu'à la fumée,
Produit des effets merveilleux.
Je ſens cette nuë embaumée;
Fortifier mes foibles yeux.

SS

Loin d'ici le jus que Pomone,
Et Bachus vient nous préſenter ;
La raiſon que le Caffé donne,
Ils ne peuvent que nous l'oſter.

ZZ

Diſparoiſſez Liqueurs bruſlantes
Qui portez l'incendie au cœur :
Du Caffé les forces plus len-
tes
N'ont qu'une benigne chaleur.

SS

Tous les jours l'Aurore nouvelle
Me verra cette coupe en main,
Par ce jus la Parque cruelle
Sçaura reſpecter mon deſſein.

L'on m'a envoyé des Chanſons ſur le Café,

dequoi occuper la moitié d'un Mercure, je crains d'en avoir déja trop mis ; mais c'eſt la mode à preſent de chanter le Café, & à Paris la mode juſtifie tous les excés, encore ſi l'on m'en avoit envoyé quelqu'une ſur le Thé, ou ſur le Chocolat, jaurois pû diverſifier ; mais il en eſt des liqueurs comme des hommes, quand quelqu'un eſt à la mode on

ne parle point de tous les autres.

A propos on m'envoye un Sonnet pour remplir un vuide; je n'ay pas le loisir de m'informer s'il eſt ancien ou nouveau. Il me paroiſt joly. Qu'importe, la date n'y fait rien.

SONNET
d'un Solitaire.

Paſſer quelques heures à lire,

Eſt mon plus doux amuſement
Je me fais un plaiſir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le gouſt de la Satire,
L'Art de loüer malignement
Cede au ſecret de pouvoir dire
Des veritez obligeamment.

Je vis aux confins de la France
Sans besoin & sans abondance,
Content d'un vulgaire destin :

J'aime la vertu sans rudesse ;
J'aime le plaisir sans mollesse ;
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.

HISTORIETTE
presque toute veritable.

Dans une Ville de Province, deux Dames voisines se haïssoient, parce que leurs caracteres estoient opposez. L'une que j'appelleray Cephise, estoit jeune, enjoüée, tres-vertueuse, mais trop vive pour s'assujettir aux bienseances qui doivent accompa-

gner la vertu.

L'autre Dame avoit au contraire tant de delicateſſe ſur ces bienſeances, qu'elle eut, en un beſoin, ſacrifié ſa vertu même à la vanité de paroiſtre plus ſcrupuleuſe que ſes voiſines. C'eſtoit en médiſant de leur conduite qu'elle donnoit de l'éclat à la ſienne, & Cephiſe eſtoit celle de ſes voiſines qu'elle attaquoit le plus cruellement par

ſes mediſances.

Cephiſe avoit épouſé depuis peu de temps un fort galant homme, qui charmé de ſon enjoüement, & perſuadé de ſa vertu, ne la contraignoit en rien : mais Dorimene qui dominoit dans toutes les maiſons où l'on vouloit bien la ſouffrir, faiſoit des remontrances ſeveres non-ſeulement à la femme ſur les petites imprudences qui luy é-

chappoient, mais encore au mary ſur ce qu'il donnoit trop de liberté à ſa femme.

Les remontrances que Dorimene faiſoit à cette jeune perſonne la piquoient encore plus que tout le mal qu'elle pouvoit dire d'elle. Un jour elle penſoit à s'en venger, lorſqu'une Couturiere qui les habilloit toutes deux vint luy conter pour la réjoüir une nou-

velle intrigue d'un Cavalier arrivé dans la Ville depuis quelques jours. Lisette, c'estoit le nom de la Couturiere, ne manquoit pas d'esprit, & elle estoit à peu prés de l'humeur de Cephise. Celle de Dorimene luy déplaisoit fort. Dorimene ne payoit avec chagrin, & quereloit volontiers ses ouvrieres : de plus, elle avoit souvent ennuyé Lisette du recit de

ſes bonnes actions, elle en faiſoit l'éloge à ſes domeſtiques meſme, quand elle ne ſçavoit plus à qui les conter.

Dorimene eſtoit veuve depuis un an, & aſſez riche pour avoir plû à un jeune Avanturier, qui avoit feint pour elle une belle paſſion. Cette ſevere veuve l'avoit rebuté pendant quelques jours, mais enfin le trouvant à ſon gré elle luy avoit fait

esperer qu'elle l'épouse-
roit quand les deux an-
nées de son veuvage se-
roient accomplies : ce-
pendant elle ne vouloit
pas permettre qu'il la vit
avant ce temps-là à
moins que ce ne fut
tres-secretement.

Ce fut à peu prés ce
que Lisette raconta à Ce-
phise, elle venoit de l'ap-
prendre d'une femme
qui avoit menagé chez
elle à la campagne cette

avanture au Cavalier.

Cephiſe mena promener Liſette avec elle pour avoir le loiſir de ſe faire redire vingt fois la meſme choſe ; elle ne pouvoit ſe laſſer de l'entendre, ni croire ce qu'elle entendoit. Mais lorſqu'elle en fut bien perſuadée, elle ne reſpira plus que le plaiſir de ſe venger en ſe réjoüiſſant. Cette jeune folatre imagine cent plaiſanteries à

faire ſur l'intrigue de la veuve, il falloit en ſçavoir des circonſtances plus particulieres, & Liſette à qui Cephiſe fit eſperer recompenſe, promit de ſuivre de prés cette affaire. Elles étoient dans un jardin ouvert pour les honneſtes gens de la Ville, elles ſe promenoient dans une allée détournée, Cephiſe eſtoit veſtuë tres-negligemment, & enveloppée

dans une écharpe noire ; Lisette qui estoit ce jour-là fort ajustée, luy dit en riant, Madame, si tout le monde ne se connoissoit pas dans une petite Ville, l'on me feroit peut-estre l'honneur de me prendre pour vostre Maistresse. Cephise ne fit point d'attention à ce discours, parce qu'elle examinoit un jeune homme fort bien fait qu'elle ne con-

noissoit point pour estre de la Ville. Lisette estoit trés-jolie. Ce Cavalier qui cherchoit avanture, avoit envie de l'aborder. Dés que Cephise l'eut fait remarquer à Lisette, elle le reconnut pour l'Amant de Dorimene, car elle l'avoit vû entrer un jour chez cette Dame, comme elle en sortoit. Cephise qui avoit l'imagination vive, forma son projet dans le

moment, elle le communique à Lisette qui encherit encore sur l'idée de Cephise : enfin aprés avoir fait quelques tours d'allée tousjours suivies de l'Avanturier, elles se placerent sur un banc, où il vint auſſitoſt s'asseoir à costé de Lisette. Aprés quelques regards de part & d'autre, le Cavalier luy adressa la parole : la fortune, luy dit-il, m'est bien fa-

vorable ! quel bonheur à un homme eſtranger dans cette Ville, d'y trouver d'abord ce qu'il y a de plus aimable. Liſette répondit à cette galanterie d'une maniere à s'en attirer une ſeconde, & la converſation dura autant qu'il fallut pour faire conſentir Liſette avec bienſeance à l'offre qu'il luy fit de la remener à ſon logis, ce qu'elle n'auroit pas ſouffert,

disoit-elle, si son mary n'eust pas esté absent : elle luy fit ensuite le portrait d'un mary haïssable. Elle prit enfin avec luy le nom & le rôlle de Cephise, pendant que Cephise la suivoit respectueusement comme une fille de chambre, & ils arriverent ainsi au logis de Cephise. Le Cavalier tout occupé des charmes de celle qu'il conduisoit, arriva à la porte sans s'e-

ſtre encor apperçu qu'il eſtoit dans la ruë de Dorimene; il fut eſtonné de ſe trouver à portée d'en eſtre vû, mais heureuſement il eſtoit fort tart. Il avoit demandé permiſſion à Liſette de la venir voir le lendemain: elle luy permit, à condition qu'il y viendroit à la meſme heure ſur la brune, car, diſoit-elle, j'ay une voiſine trés-médiſante, & je ſerois per-

duë ſi elle voyoit entrer un jeune homme chez moy en l'abſence de mon mary. Vous jugez bien que cette précaution de Liſette pluſt fort au Cavalier. Il eſtoit ravi de faire connoiſſance avec cette jeune beauté pour ſe dédommager de ſa complaiſance intereſſée pour la veuve, mais il eſtoit dangereux de la rendre jalouſe. Il fut donc charmé de l'air myſterieux

ſterieux dont Liſette commençoit à lier commerce ; il la trouvoit charmante, il en avoit eſté bien reçu. Elle pouvoit à la verité luy parroiſtre ſuſpecte du coſté de la regularité, mais celle de Dorimene eſtoit ſi triſte, qu'un tel contraſte le réjoüiſſoit ; il aimoit la varieté. Enfin il ſe retira chez luy fort content de ſa ſoirée.

Dés qu'il fut parti,

Cephiſe éclata de rire. N'ay-je pas bien joüé mon rôle, luy dit Liſette; à merveille repartit Cephiſe. Tu coucheras icy ce ſoir, il ne manquera pas demain de revenir; tu prendras mon plus bel habit, & moy qui ſuis pour luy ta fille de chambre, je l'introduiray dans mon appartement où tu le recevras. Mon mary ne reviendra que dans deux jours, &

pour lors noſtre projet
ſera en eſtat de pouvoir
luy eſtre communiquée.

Cephiſe avoit ſa ven-
geance en teſte, & de
plus ces ſortes d'amuſe-
ments eſtoient du gouſt
d'une jeune folaſtre,
qui ſans faire aucune re-
flexion ſur la conſequen-
ce des choſes, ſe repoſoit
ſur l'innocence de ſes in-
tentions.

Noſtre Galand ne man-
qua pas de revenir le len-

demain, enveloppé dans un manteau, de peur que Dorimene ne put le reconnoistre en cas qu'elle l'apperçeust, & il ne pouvoit pas manquer d'estre apperçu de celle dont la plus agreable occupation estoit d'expier les actions de sa voisine. L'heure de la visite, la circonstance du mary absent, & l'air mysterieux dont on introduisit sans lumiere nostre

homme à bonne fortune luy firent croire que ce Galand estoit pour Cephise. Elle en eut autant de joye que si ç'eut esté pour elle. Quel plaisir de pouvoir perdre de réputation sa voisine, quand il luy en prendroit fantaisie.

A l'égard de nostre Amant, il fut surpris de voir Lisette si richement vestuë, & dans un appartement magnifique.

Elle ajouſta à cela une fierté ſi adroitement menagée, qu'elle le rendit dés ce ſoir-là veritablement amoureux, & c'eſt ce qu'on vouloit pour tirer de luy des particularitez qui puſſent prouver la galanterie de la veuve. Toute l'entrevûë du lendemain fut employée par Liſette à faire eſperer des faveurs au Galant s'il vouloit ſacrifier Dorimene. On luy

permettoit bien de feindre de l'aimer, & de donner ſes ſoins à celle qui pouvoit faire ſa fortune, mais on vouloit avoir le cœur & la confiance. En un mot Liſette fit tant que le Cavalier promit d'apporter le lendemain des Lettres paſſionnées de Dorimene; c'eſt tout ce qu'on ſouhaitoit. On ne vouloit, diſoit-on, que les lire & les luy rendre dans le moment.

Les choſes en eſtoient là lorſqu'un contre-tems faſcheux penſa tout gaſter. Le mary en arrivant de la campagne eſtoit deſcendu de caroſſe chez un amy qui l'y avoit mené. Il revenoit ſeul chez luy lorſqu'il vit un jeune homme entrer ſous une porte, prendre dans le plus beau tems du monde un manteau que luy apportoit un Laquais, & oſter un plumet qui

eſtoit

eſtoit à ſon chapeau. Cet air de myſtere à l'heure qu'il eſtoit, donna de la curioſité au mary ; il ſuit de loin ; il obſerve ; & voyant qu'on entre dans ſa ruë, qui eſtoit auſſi celle de Dorimene, il penſe d'abord à elle ; ce ſeroit une plaiſante avanture, diſoit-il en luy-meſme, ſi ce Galand-cy eſtoit ſur le conte de noſtre voiſine. Quelle ſur-

priſe, quand il voit qu'il eſt ſur le ſien. On entre chez ſa femme ; il apperçoit, malgré l'obſcurité, une eſpece de fille de chambre qui introduit le Cavalier & referme la porte. Il l'ouvre doucement avec ſon paſſe-partout ; le Galand a déja gagné un petit degré ; il le ſuit au bruit ; monte aprés luy juſqu'à une garderobe de l'appartement de ſa femme.

Il a avoüé depuis que malgré la confiance qu'il avoit en elle, il fut ſi vivement frappé de jalouſie qu'il ne ſe poſſedoit plus. Cephiſe en habit de fille de chambre aprés avoir fait entrer le Cavalier dans le cabinet où l'attendoit Liſette, entendit marcher derriere elle. Elle court au bruit & repouſſe rudement ſon mary ſans ſçavoir qui c'eſtoit. Il voyoit

à la lueur des bougies qui étoient dans ce cabinet dont la porte estoit restée entrouverte : que voyoit-il, juste ciel, celle qu'il croyoit sa femme par l'habit, se laissoit baiser la main par ce Cavalier. Il estoit si troublé qu'il crut encore voir plus qu'il ne voyoit. Il resta immobile d'estonnement & de douleur, car ce n'estoit pas un mary emporté. Sa femme qui le reconnut dans

ce moment, fit un éclat de rire comme une petite fole qu'elle eſtoit ; elle l'embraſſe en luy diſant tout bas de ne pas faire de bruit. Il commence à la reconnoiſtre, & cela redouble ſon embarras. Sa femme l'embraſſe d'un coſté; il croit la voir de l'autre avec celuy qui le deshonore : enfin elle l'entraiſne dehors en achevant de le détromper,

& folaſtrant tousjours avec luy, ne ſçauriez-vous, luy dit-elle, voir tranquillement voſtre femme avec ſon Galand? je vous ay pris en fla-grant delit de jalouſie, je ne vous pardonneray qu'à une condition, c'eſt que vous m'aiderez à me venger des aigres re-montrances que Dori-mene me fait tous les jours, je veux luy en fai-re de mieux fondées.

Elle luy explique ſon projet où le mary charmé de s'eſtre trompé, entra de tout ſon cœur. Elle luy dit que Liſette devoit tirer ce meſme ſoir du Cavalier, des Lettres de la veuve, & qu'elle alloit voir à quoy en eſtoient les choſes. Pendant ce temps-là, continua-t-elle, allez diſpoſer Dorimene à venir tantoſt ſouper avec nous. Allez, je vous en-

voyeray avertir quand noſtre Avanturier ſera parti : mais gardez-vous de rien témoigner encore à Dorimene, c'eſt à table que je veux me réjoüir, en bûvant à ſes inclinations, & nous la confondronsau deſſert, en preſence de quelques amies qui depuis voſtre départ viennent tous les ſoirs ſouper avec moy pour me conſoler de voſtre abſence.

Le mary alla dans ce moment chez Dorimene qui fut ravie de le voir de retour. Aprés les premiers compliments, la converſation devint agreable ; raillerie fine de part & d'autre, chacun avoit ſon point de veuë ; l'un eſtoit fort par tout ce qu'il ſçavoit, & l'autre forte auſſi par les choſes qu'elle croyoit ſçavoir. elle attaque le mary ſur la confiance

aveugle qu'il avoit en ſa femme ; effectivement, luy diſoit-elle d'un ton doucereux & malin, il eſt des vertus ſi ſolides qu'elles ſe conſervent meſme au milieu de la coquetterie la plus enjoüée ; comme il en eſt, repliqua-t-il, de ſi fragiles qu'elles ne peuvent ſe conſerver à l'abri de la prudence la plus auſtere. Aprés pluſieurs traits dont les derniers eſtoient tousjours les plus vifs, il

en échapa au mary quelqu'un ſi piquant, que la veuve pour s'en venger laſcha un mot ſur ce qu'elle avoit vû en ſon abſence. Le mary feignit d'en eſtre allarmé, & la conjura trés-ſerieuſement de s'expliquer. La prude feignant de ſon coſté d'eſtre faſchée d'en avoir trop dit, je vous tairois le reſte, continua-t-elle, ſi je pouvois en conſcience vous cacher

un desordre que vous pourrez empescher. Plus la charitable veuve taschoit de prouver au mary son deshonneur, plus il feignoit d'entrer en fureur contre sa femme, il imagina sur l'heure ce que vous allez voir, & commença ainsi son jeu. Ah Madame ! s'écria-t-il tout-à-coup, comme s'il eust esté penetré de douleur, ne m'abandonnez pas en

cette occaſion, vous venez de me rendre un ſervice de veritable amie, en m'apprenant que je ſuis le plus malheureux homme du monde, achevez la bonne œuvre que vous avez commencé, il s'agit de corriger ma femme, de la convertir & non pas de la perdre, je ne veux point éclater, je ne me poſſederois pas aſſez ſi j'allois ſeul luy parler, ſuivez-moy Ma-

dame, ayez la charité de me ſuivre, & de luy faire pour moy une correction ſi terrible, que la honte & le dépit qu'elle en aura la rende ſage à l'avenir, il eſt ſûr qu'elle vous craint plus que moy, vous la verrez ſoumiſe & confonduë par la haute idée qu'elle a de voſtre caractere.

La veuve charmée de ſe voir tant d'autorité ſur ſon ennemie triomphoit

par avance, & ſuivit noſtre faux jaloux qui l'amena chez luy dans le moment. Il entra le premier, la priant de reſter dans une ſalle baſſe, & courut avertir ſa femme du nouveau deſſein qu'il avoit conceu. Deux mots la mirent au fait, & il revint auſſi-toſt vers Dorimene, comme troublé, comme agité d'une rage qu'il vouloit moderer par raiſon. Ah ma

chere Dame, s'écria-t-il en l'embraſſant preſque, ayez pitié de moy, le Galand eſt là haut avec ma femme. Il reſte un moment comme eſtourdy du coup, & feignant enſuite de reprendre courage : mais, luy dit-il, le Ciel fait tout pour le mieux ; c'eſt peut-eſtre un bien pour moy de pouvoir ſurprendre ainſi ma femme, pour l'humilier davantage,

tage, pour la convaincre, pour la confondre ; montons par ce petit degré. Ils monterent enſemble dans la garderobe dont nous avons parlé, & d'où la bonne Dame apperçut d'abord ſon Amant. Elle crut ſe tromper ; le mary la tenant par le bras l'entrainoit tousjours vers la chambre où eſtoit la lumiere. Elle reconnoiſt le traiſtre ; un friſſon la

prend ; elle reſte im-
mobile. Le hazard fit
encore pour l'accabler
davantage, que le Cava-
lier voulant enfin tirer
de Liſette les faveurs
qu'elle luy laiſſoit eſpe-
rer, redoubloit à haute
voix ſes ſerments d'a-
mour pour elle, & de
mépris pour ſa veuve.
Oüy, diſoit-il d'un ton
paſſionné, oüy, char-
mante Cephiſe, je mé-
priſe aſſez Dorimene

pour ne la jamais voir ſi elle ne me faiſoit pas ma fortune. Cependant le mary malin luy diſoit: il n'aime que ma femme, vous l'entendez: ne ſuis-je pas le plus malheureux de tous les maris. Il l'entrainoit tousjours vers la chambre, Dorimene malgré ſa douleur, ne laiſſoit pas d'eſtre un peu conſolée par celle du mary, & par la confuſion qu'alloit avoir

ſon ennemie : mais cette petite conſolation s'évanoüit dés qu'elle eut apperçu la Couturiere dans les habits de Cephiſe, & Cephiſe elle-meſme entrer avec deux ou trois amies. Le Cavalier gagne la porte, & la veuve reſte accablée de honte & de douleur : à peine a-t-elle la force de fuir; le mary, la femme & les amies la reconduiſirent chez elle avec les raille-

ries les plus piquantes, luy conſeillant de ne ſe meſler jamais de faire des reprimandes à plus ſage qu'elle.

On dit que la veuve n'en fut pas quitte pour cette avanie, & que l'Avanturier tousjours aimable, quoyqu'infidele, trouva le moyen de ſe raccommoder. Elle euſt la foibleſſe de l'épouſer dans une autre Ville, où elle fut contrainte d'al-

ler habiter, parce que les railleries & les vaudevilles la chaſſerent de celle où cette Hiſtoire s'eſt paſſé. On dit meſme que ce jeune ingrat l'ayant fort maltraitée aprés quelques mois de mariage, elle plaide encore à preſent pour parvenir à séparation.

SUPPLEMENT.

On ajouſte un Supplement à la fin de tous les Mercures pour y placer les Nouvelles qui viennent aprés l'impreſſion : on mettra ſeulement deux mots de ces Nouvelles dont on fera le détail dans le mois ſuivant.

Le Roy d'Eſpagne a fait une promotion de Maréchaux de Camp & de Brigadiers.

MARE'CHAUX DE CAMP.

M. le Marquis de Villafuerte.
Don Antonio Marin.
D. Antonio del Caſtillo.
D. Pedro Ariés de Oſores
D Patricio Laules.
M. le Vicomte d'Autreſal.
M. le Comte de Rivieres.
Don Joſeph de Chaves.

D. Loüis de Cordoua.
D. Fabricio Rufo.
M. le Marquis de Palavicini
Mr le Baron de Huart.
Mr le Chevalier du Bas.
Don Marcos d'Araziel.
D. Franciſco Ribadeo.
D. Franciſco Ybañes.
D. Antonio Piñatelli.

BRIGADIERS.

Don Diego Gonſales.
Mr le Comte de Gomiecourt.
D. Juan de Zereçeda.

D. Liberato Eſpinoſa.
D. Felix d'Aragon.
D. Lope de Oſes.
D. Nicolas San Severino.
D. Joſeph Vallejo.
Mr le Comte de Melun.
Don Franciſco de Evoli.
D. Fernando Coſtanzo.
D. Antonio de Guſman.
D. Carlos de Arizaga.
Mr le Marquis de Torre-
Mayor.
Don Juan d'Aranda.
D. Loüis d'Apante.
D. Pedro Rubio.
Mr le Comte de Salva-
tierra.

Nouvelles d'Eſpagne.

La nuit du 23. au 24. de Février, la Garniſon de Balaguer conſiſtant en deux Bataillons, abandonna cette place aprés avoir fait ſauter une partie des fortifications. M. le Marquis de Valdecañas qui eſtoit campé aux environs, & qui ſe diſpoſoit à l'attaquer, envoya incontinent un détachement pour ſe ſaiſir des portes, & pluſieurs partis à la pourſuite de la

Garniſon. Le lendemain ſes Troupes entrerent dans la Ville, où l'on trouva h it pieces de Canon, deux Mortiers, & des munitions, & les Troupes qui avoient pourſuivi la Garniſon ont ramené deux cens Priſonniers.

Il y a des Lettres qui portent qu'il y a de grandes diviſions à Barcelone; que l'Archiduc ne s'y trouvant point en ſeureté, cherchoit les moyens de pouvoir en ſortir pour ſe retirer en Italie; mais que les

Eſpagnols rebelles s'oppoſoient à ſon deſſein.

NOUVELLES de Conſtantinople.

Les Lettres de Conſtantinople du 4. Février portent qu'on y avoit publié l'ordre du Grand Seigneur en forme de Manifeſte, pour juſtifier la déclaration de guerre contre les Moſcovites ; que l'Armée qui ſera commandée par le Grand-Viſir ſera de plus de deux cens mille hommes, ſans y comprendre les

Tartares, dont le Kan estoit sorti de la Crimée, & avoit passé le Boristhene.

MORTS.

Nicolas Boileau sieur Despreaux, l'un des quarante de l'Académie Françoise, est mort sans alliance le 13. Mars 1711. âgé de 73. ans 4. mois. On en parlera plus au long dans le mois prochain.

Messire Claude de Choiseul, premier Maréchal de France, Chevalier des Or-

dres du Roy, Gouverneur de la Ville & Citadelle de Valenciennes, mourut le 15. Mars. Il estoit dans sa soixante & dixhuitiéme année. On en parlera au mois prochain.

Renée Bouthillier de Chavigny, veuve de Jean de Beuzelin, Chevalier Seigneur de Bosmelet, Baron d'Aufray, Seigneur de Toste, &c. Présidente à Mortier au Parlement de Normandie, est morte le 20. Mars 1711. âgée de 70. ans, laissant pour fille uni-

que Anne-Marie de Beuzelin, qui a épousé le 18. Juin 1698. Henry Jacques du Caumont, Duc de la Force, Pair de France, &c.

Antoine-Charles-Loüis Comte de Boufflers, Gouverneur General de Flandres, Colonel d'un Regiment d'Infanterie, fils aîné de Loüis François Duc de Boufflers, Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roy & de la Toiſon d'Or, Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majeſté, eſt mort le 22.

Mars 1711. âgé de 14. ans 3. mois.

Marguerite-Angelique de Bethune, Abbeſſe de S. Pierre de Rheims, eſt morte âgée de 85. ans. Elle eſtoit fille de feu Mr le Duc d'Orval, premier Ecuyer de la Reine Mere, & il y avoit ſoixante ans qu'elle eſtoit Abbeſſe.

Dons faits par le Roy.

Sa Majeſté a donné le Gouvernement de Valenciennes, vacant par la mort de Mr le Maréchal de Choiſeul, à Mr le Chevalier de

Luxembourg ; & celuy de Langres à Mr le Chevalier de Pezeux.

Le Roy a donné l'Abbaye du Port-Royal de Paris à Me de Montperoux, Abbeſſe du Paraclet d'Amiens ; & cette derniere à Me le Vergeur de Saint Souplet, Religieuſe du meſme Ordre.

A Peronne ce 25. Mars 1711.

MONSIEUR,

Vous ſerez bien aiſe de ſçavoir le détail de la nouvelle

trahiſon découverte à Peronne. Un nommé Jourdain dit la Mothe vint à Peronne en qualité de garde ; il y demeura quelque temps : enfin il y épouſa une fille. Cet homme fuſt revoqué de ſa Commiſſion peu de temps aprés ſon mariage : ne ſçachant plus que faire, il propoſa à Mr le Major de Peronne de le faire Partiſant, & promit de faire des captures. Il en fit faire une effectivement depuis peu de jours. L'on apprit par un Courier dépeſché de Mr de Berniere qu'il y avoit un party ſorti de

Doüay sous le commandement de Mr le Colonel Baptiſte. Ce Baptiſte estoit arcompagné de trois perſonnes des environs de Peronne, qui luy avoient promis de leur faire bruſler les magaſins de fourrages qui ſont icy. Une heure aprés l'on a reçeu un autre Courier de Mr de Vieuxpont qui commande dans Cambray qui apportoit le meſme avis, & ajouſtoit qu'il alloit faire ſortir des Partys de Cambray pour taſcher de tomber ſur ces gens-là. Dans le temps que l'on a reçu ces avis, ce Lamothe eſtoit à Peronne,

& y avoit introduit des estrangers pour examiner l'estat de la Place, & prendre les mesures convenables pour leur dessein. Le lendemain ce la Mothe parti de Peronne à la pointe du jour pour se rendre au rendez-vous qui luy avoit esté donné, & où il devoit recevoir un Cheval que le Gouverneur de Doüay lui envoyoit. Il se rendit du costé Darleu où il trouva le nommé le Suisse païsan qui luy amena le Cheval qu'on luy avoit promis, & luy dit que Mr Baptiste avec sa Trouppe le suivoit

de prés. Dans ce temps il apperçu un de nos Partis qui estoient tous Grenadiers de Greder Allemand ; croyant que c'étoit le Party de Baptiste il se jetta dans nostre Party, & demanda d'abord où estoit Mr Baptiste : le Commandant luy répondit il est derriere, il va arriver, entrons dans ce bois. Quant il y fust on l'arresta aussi-bien que le Suisse, & d'abord il dit je suis un homme perdu. On le conduisit à Cambray & le lendemain à Arras, ou le 21. de ce mois il fust déclaré atteint & con-

vaincu de haute trahiſon pour avoir voulu livrer la Ville de Peronne aux Ennemis, & y avoir introduit des perſonnes ennemies pour examiner l'eſtat de la Place : pour reparation de quoy il fuſt condamné à eſtre rompu vif, un quart d'heure aprés eſtranglé, & ſon corps porté à Peronne pour eſtre coupé en 4. piéces & exposé ſur les portes de la Ville, ce qui vient d'eſtre executé. On luy a auſſi donné la queſtion ordinaire & extraordinaire pour connoiſtre ſes complices. L'intention de ce malheureux eſtoit

d'introduire dans Peronne une trentaine de Perſonnes & les faire loger dans trente Cabarets differents, qui devoient tous mettre le feu dans leurs Cabarets la meſme nuit à une meſme heure, & pendant qu'on auroit eſté occupé aux feux, introduire du monde dans la Ville & s'en emparer. Il ne luy auroit point eſté facile de livrer la Ville, parce que nous avons icy une groſſe Garniſon, mais ils auroient bruſlé toute la Ville, ou du moins nos magaſins.

OEUVRES

DE Mr P**.

Pour Me Peliſſary, à qui on fit payer trois Millions de taxe en 1681.

Ne regrettez point, Uranie,
L'état où vous avez eſté,
Ce n'eſt pas la proſperité

Qui fait tousjours le bon-
heur de la vie,
Et bien ſouvent l'adverſité
Dont toſt ou tard elle eſt
ſuivie,
N'enleve aux malheureux
qu'elle a perſecutez,
Que ce qui fourniſſoit de
matiere à l'envie
Et met le reſte en ſureté.

La fortune à nos vœux a la
fin exorable,
Au rang de ſes mignons à
peine nous a mis,
Qu'un traitement ſi favo-
rable,

Du reſte des mortels nous
fait des ennemis,
Chacun d'eux contre nous
s'irrite,
Et cette foule de jaloux
Ne ſonge qu'à vanger ſur
nous
L'affront que cette aveugle
a fait à leur merite;
Ainſi, loin de nous réjoüir
Des faveurs que ſur nous il
luy plaiſt de répandre,
Nous commençons lors à
comprendre, (dre
Que la peine de les deffen-
Paſſe le plaiſir d'en joüir.

Il faut du bien dans la jeu-
neſſe
Pour fournir à tous les plai-
ſirs,
Mais l'âge qui la ſuit & fait
noſtre ſageſſe,
Fait auſſi qu'on ſe paſſe ai-
sément de richeſſe
En affoibliſſant nos deſirs

Peu de choſe fait l'opulence
De cette tranquille ſaiſon
Quand la nature & la rai-
ſon
Reglent ſeules noſtre dé-
penſe

On ne voit jamais l'indigence
Troubler la paix de la maiſon.

Oubliez pour tousjours vôtre triſte avanture,
Au lieu de tous ces biens qu'on vient de vous ôter
Faites vous deſormais une richeſſe sûre,
Et vous accouſtumez à ne rien ſouhaiter.

Vous croiriez, dites-vous,
voſtre ſort ſupportable,
Si vos ſeuls intereſts faiſoient voſtre douleur.

Et vous n'eſtes inconſola-
ble
Qu'à cauſe que voſtre mal-
heur,
Fait perdre à vos enfans un
deſtin agréable
Ne permettez jamais que
cette illuſion,
D'un nouveau chagrin
vous accable,
Cette innocente affection,
N'eſt rien qu'un prétexte
honorable
Dont pour nous tourmen-
rer ſe ſert l'ambition.

Donnez à vos enfans ce
qu'une mere ſage

Peut encor leur donner
quand elle a tout perdu.
En leur laiſſant pour heri-
tage
L'exemple de voſtre vertu
Apprenez-leur qu'un gros
partage
N'eſt pas ce qui fournit de
ſolides plaiſirs
Il eſt ſi mal-aiſé d'en faire
un bon uſage
Qu'un ſi dangereux avan-
tage
Ne doit eſtre jamais l'objet
de leurs deſirs.

AVIS

à une jeune perſonne entrant dans le monde.

J'ay des conſeils à vous donner ;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire,
Iris on ne divertit guere
Quand on ne fait que raiſonner :
Auſſi j'aurois gardé ſagement le ſilence,
Où vous n'auriez de moi que de vaines chanſons,

Si

Si je n'avois connu qu'une
heureuſe naiſſance
Avoit dans voſtre cœur pré-
venu mes leçons,
Souffrez donc que ces vers
aident à vous conduire
Dans cet âge charmant
dont vous allez joüir ;
Aſſez d'autres ſans moi vou-
dront vous réjouir ;
Mais peu ſe chargeront du
ſoin de vous inſtruire.

Commencez aujourd'hui le
cours
D'une longue ſuite d'an-
nées,

Mars 1711.

Esperez en croissant d'heu-
reuses destinées,
Et qu'une belle humeur a-
nime vos beaux jours,
Il sied mal à quinze ans d'ê-
tre triste & réveuse
Mais n'acordez à vos desirs,
Si vous avez dessein d'estre
long temps heureuse,
Que ce que la nature a d'in-
nocens plaisirs;
Vous n'avez pas besoin Iris
que je m'arreste
A vous montrer quelle est
cette severe Loi
Qui vous ordonne d'estre
honneste;

Le ſang dont vons ſortez
le fera mieux que moi,
Cet ordre ſouverain n'ad-
met point de diſpenſes,
Et l'honneur en eſt ſi jaloux,
Que ſur les moindres apa-
rences
Ce Juge rigoureux pronon-
ce contre nous.

Fuyez dans vos diſcours l'en-
flure & la baſſeſſe;
Qu'ainſi qu'en vos habits
rien n'y ſoit affecté,
Qu'une noble ſimplicité
En faſſe l'ornement, la grace
& la richeſſe,

Celles dont la temerité
De ces termes ſçavans pare
leur éloquence,
Au lieu de montrer leur
ſcience,
Ne font voir que leur va-
nité.

Evitez la plaiſanterie,
Dont les traits médiſans
percent juſques au cœur,
Et pour réjoüir l'Auditeur
Ne faites point de raillerie,
Aux dépens de voſtre pu-
deur,
Si les paroles prononcées
Sont les images des penſées,

Voyez ſans vous flater d'un
traitement trop doux.
Ce que des teſtes bien ſen-
ſées,
Sur de pareils diſcours peu-
vent juger de vous.

Qu'une ſevere contenance,
Ne condamne jamais la mo-
deſte licence,
Des propos que vous enten-
drez,
Aux bons mots que l'on dit
joignez plûtoſt les voſtres;
Mais faites quand vous en
direz,
Que les gens dont vous rail-
lerez

Puissent rire comme les autres.

Qui souffre l'assiduité,
De l'amant que fait sa beauté,
En vain auprés de lui veut passer pour cruelle ;
Un homme qui se void d'une femme écouté
A droit de tout esperer d'elle.

N'acoutumez point vostre cœur
Seduit par la vertu de l'objet qui le tente
A s'atendrir par la douceur,
Même d'une amitié qui peut estre innocente.

L'honneur dans ce commerce
est fort mal assuré,
Ne vous y laissez pas sur-
prendre,
Un ami si sage & si tendre
Est bien plus dangereux qu'un
amant declaré,

Je ne deffends pas à la prude
De prendre un peu de soin de
ce qu'elle a d'attraits ;
Ce seroit une ingratitude
De negliger les dons que le
Ciel nous a faits ;
Mais si vous prétendez qu'on
vous estime sage,
Aprenez que le trop de soin

De conſerver cet avantage,
Eſt un infaillible témoin,
Qui montre qu'on en fait
quelque galant uſage.

Il ne faut point chercher à
voir
Les intereſts cachez d'une in-
trigue ſecrette ;
Quand on eſt curieuſe, &
qu'on veut tout ſçavoir,
On eſt ſeurement indiſcret-
te,
Si le ſecret vous eſt malgré
vous revelé,
Cachez le, s'il ſe peut, avec un
tel ſilence,

Même

Même à celui dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence,
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.

A

La mode eſt un tiran dont rien ne nous délivre,
A ſon bizarre goût il faut s'accommoder;
Mais ſous les folles Loix étant forcé de vivre,
Le ſage n'eſt jamais le premier à les ſuivre,
Ni le dernier à les garder.

POUR une Dame qui avoit demandé des Vers à l'Auteur.

Ceſſe charmante Iris, ceſſe de ſouhaiter
Des vers qu'Apollon me refuſe,
Et n'eſpere pas que ma Muſe
Puiſſe à preſent te contenter;
Je ne ſuis plus, quoi que tu faſſe,
Ce que j'eſtois dans mes beaux jours;

Quand à la ſuite des Amours
Je badinois avec les Graces.

C'eſt alors que j'aurois chanté,
Tous les charmes de ta beauté,
Sur un ton ſi doux & ſi tendre,
Que ton cœur par tes ſens ſe laiſſant émouvoir
Auroit preſque autant pris de plaiſir à m'entendre,
Que mes yeux en ont à te voir.

Cet heureux temps n'eſt plus

excuſe ma foibleſſe ;
Tout ce que je puis faire en
l'eſtat où je ſuis,
C'eſt de combatre les ennuis
Que traîne avec ſoi la vieil-
leſſe ;
Mon eſprit plus timide &
mon corps plus peſant
Me font voir toute ma mi-
ſere ;
Je pleure le paſſé, je me
plains du preſent,
Et l'avenir me deſeſpere.

Non, non, puiſque les che-
veux gris
Ont fait fuir les jeux & les
ris ;

Il ne faut pas que je t'ennuye,
Quel agrément trouverois-tu ?
A m'entendre précher d'un ton de Jeremie,
Qu'il n'eſt aucun plaiſir ſur la fin de la vie,
Que celui d'avoir bien vécu.

Cependant, c'eſt ce que je penſe,
Ce que chacun penſe à ſon tour,
Ce que toi-même enfin tu penſeras un jour ;

Heureuſe ſi tu peut m'en
croire par avance,
Et ſi dés aujourd'huy faiſant
quelques efforts ;
Un ſentiment ſi ſalutaire
T'arrache à des plaiſirs qui ne
dureront guere,
Pour t'épargner de longs
remords.

SUR le recouvrement de la ſanté du Roy.

Nous n'avons qu'à nous
réjoüir,
La ſanté de Louis eſt enfin
rétablie;
Nous pouvons ſeurement
joüir
Des plaiſirs innocents d'une
tranquile vie.

Contre noſtre repos on a
beau conſpirer,

Obſerver la paix ou l'enfraindre,
Lui vivant, que pouvons nous craindre ?
Ou que nos Ennemis peuvent ils eſperer.

Malgré leur politique & malgré leur puiſſance
Nous verrons leurs deſſeins ſans danger & ſans peur,
Ou prévenus par ſa prudence,
Ou confondus par ſa valeur.

En vain contre Louis l'Aigle ſe fera ſuivre ;

De tous les Partisans armez,
pour l'insulter,
Nous n'avons rien à redou-
ter
Que le malheur de lui sur-
vivre.

Aujourd'hui que le Ciel a
voulu nous oüir
Et délivrer nos jours d'une
telle disgrace;
C'est à tort que l'on s'em-
baraſſe
De tous ces vains projets qui
vont s'évanoüir,
Quoi que toute l'Europe
faſſe,

Nous n'avons qu'à nous ré-
joüir.

Sur la retraite de Mr de

Heureux qui ſe trouvant
trop foible & trop tenté
Du monde, enfin ſe déba-
raſſe;
Heureux qui plein de cha-
rité
Pour ſervir ſon prochain y
conſerve ſa place,
Differens dans leur veuë é-
gaux en pieté,
L'un eſpere tout de la grace,

L'autre aprehende tout de
ſa fragilité.

Ce monde que Dieu même
exclud de ſon partage,
N'eſt pas le monde qu'il a
fait ;
C'eſt ce que l'homme impie
ajoute à cet ouvrage,
Qui fait que ſon auteur le
condamne & le hait ;
Obſervez ſeulement le peu
qu'il vous ordonne,
Et ſans ceſſe le béniſſant,
Uſez de ſon préſent, mais
tel qu'il vous le donne,

Et vous n'aurez plus rien qui
ne ſoit innocent.

Crois-tu que le plaiſir qu'en
toute la nature
Le premier Eſtre a répandu,
Soit un piege qu'il a tendu
Pour ſurprendre ſa créature,
Non non, tous ces biens
que tu vois,
Te viennent d'une main &
trop bonne & trop ſage,
Et s'il en eſt quelqu'un dont
les divines Loix
Ne te permettent pas l'u-
ſage;
Examine le bien, ce plaiſir
prétendu,

Dont l'appas tâche à te ſeduire,
Et tu verras ingrat qu'il ne t'eſt deffendu,
Que parce qu'il te pourroit nuire.

Sans les Loix & l'heureux ſecours
Qu'elles te fourniſſent ſans ceſſe;
Comment avec tant de foibleſſe
Pourrois-tu conſerver & tes biens & tes jours,
Expoſé chaque inſtant à mille & mille injures;

Rien ne rassureroit ton cœur
épouvanté,
Et ces justes decrets contre
qui tu murmures
Font ta plus grande seureté?

Voudrois tu que la Provi-
dence
Eut reglé l'Univers au gré
de tes souhaits,
Et qu'en le comblant de
bienfaits,
Dieu t'eut encor soustrait à
à son obéissance?
Quelle étrange societé
Formeroient entre nous l'er-
reur & l'injustice,

Si l'homme indépendant
n'avoit que ſon caprice,
Pour conduire ſa volonté.

*POUR Mademoiſelle C***

La Beauté mit tout en uſa-
ge,
Et ſa main liberale épuiſa
ſes tréſors,
Quand elle forma voſtre
corps,
Et les traits de voſtre viſage,
Le Printemps lui preſta ſes
roſes & ſes lys;

La jeuneſſe fournit & les
Jeux & les Ris,
Et les Graces croyant faire
encor davantage,
Avant que de s'en déſaiſir
Voulurent avoir le plaiſir
D'animer un ſi bel ouvra-
ge.

On diroit que l'Amour pour
regner dans vos yeux,
Quitte le ſejour d'Ama-
thonte,
Cent beautez dont Paris
eſtoit ſi glorieux
N'y paroiſſent plus qu'à
leur honte,

Et c'eſt vous ſeule enfin que
l'on ſuit en tous lieux,
Telle Vénus ſortant de
l'onde
Parut autrefois dans le mon-
de,
Et ſe fit adorer des Hommes
& des Dieux.

Mais répondez moi, je vous
prie,
Cette beauté, l'objet de
tant de jalouſie,
Qu'on ne peut voir ſans
l'admirer,
Où les yeux même de l'en-
vie

Ne trouvent rien à censu-
rer,
Croyez-vous que ce soit un
bien si desirable,
Et ne craignez-vous point
de ne l'avoir receu,
Que pour voir un heureux
coupable
Triompher de vostre vertu?

Non, les folles Amours vous
trouveront cruelle.
Un Epoux seul tendre & fi-
delle
Disposera de vostre cœur;
Vous aimez encor plus
l'honneur,

Que vous ne cheriſſez la
gloire d'eſtre belle;
Jeune Iris ne ſçavez vous
pas,
Que malgré toute ſa ſageſſe
Il en coûta cher à Lucrece
D'eſtre née avec tant d'ap-
pas.

De pareilles faveurs ſont
ſouvent dangereuſes,
Le Ciel dans les preſents
qu'il fait,
Ne donne pas tout à ſou-
hait,
Et les grandes beautez ſont
rarement heureuſes,

Leurs charmes inconſtans
paſſent comme les fleurs,
Et vous trouverez que l'Hiſ-
toire,
Qui nous vante tant leur
mémoire,
Finit preſque toûjours en
pleurant leurs malheurs.

Vous verrez à vos pieds ſe
rendre
Une foulle d'Amans em-
preſſez & ſoumis,
Qu'on a de peine à ſe deffen-
dre
De tant d'aimables ennemis,
Il eſt des momens de foi-
bleſſe

Où la nature peut tomber,
On court risque de succom-
ber
Quand on est obligé de com-
batre sans cesse.

Malgré tous les plaisirs on
vous peut engager,
Une beauté qui charme, &
la Cour & la Ville,
J'en connois plus de mille,
Prestes avec vous de chan-
ger;
Qui quel que soit enfin le
sort qui vous menace
Prendroient volontiers le
danger,

Et voudroient estre à vostre
place.

Sur le chagrin d'une Dame.

D'où peut venir vostre
triſteſſe,
On voit encor ſur vostre
teint
Le même fard dont la jeu-
neſſe,
Dans vos plus beaux jours
l'avoit peint,

Avec assez d'égards la for-
tune vous traite
Tout le monde vous fait la
cour :
S'il est quelqu'autre bien
que vostre cœur souhaite,
On vous l'a dit cent fois, &
je vous le répete,
Il ne tiendra pas à l'Amour
Que vous ne soyez satis-
faite.

Joüissez enpaix desdouceurs,
Que vous promettent tous
vos charmes,
Et laissez la plainte & les
larmes

A ceux qui ſouffrent vos rigueurs.

Un jour viendra que la vieilleſſe
Enlevera tous nos plaiſirs,
Sans laiſſer à noſtre foibleſſe,
Que la honte de nos deſirs;
Quand nous aurons vieilly
ſans faire aucun uſage
Des biens mis ſur noſtre
paſſage :
Ce ſera vainement que pour
nous ſouſtenir,
Nous voudrons appeller la
raiſon à noſtre aide,

Contre

Contre tous les chagrins
d'un ſi triſte avenir ;
Iris il n'eſt point de remede
Qu'un agréable ſouvenir.

Banniſſez donc cet humeur
noire,
Et gouſtant les plaiſirs pré-
ſens,
Faites quelque galante Hiſ-
toire,
Dont quelque jour voſtre
mémoire,
Puiſſe réjoüir vos vieux
ans.

EPITHALAME nouvelle

POUR Monsieur le Comte de Chastillon, & Mademoiselle Voyer.

Quelle merveille on voit
dans ce séjour ?
On y confond Hymen avec
l'Amour.
Jadis rivaux, ces Dieux en
mainte plage

Se molestoient par fourbes
& combats ;
Oncques ne fut entre Rome
& Carthage,
Tant de discord ; mais enfin
leurs débats
Sont terminez à commun
avantage.
Plus d'un Epoux me dénira
le cas :
Tout Mécreant se taira s'il
est sage,
Secrets chagrins en fait de
Mariage
A Confidens ne se révelent
pas ;
Car Confidens en font sou-

Qui des Conjoints augmente l'Altercas.
Sous plus d'un toît les Amours font fracas ;
On n'entend pas crier à chaque étage ,
Quelle merveille on voit dans ce ſéjour !
On y confond Hymen avec Amour.
Ces Dieux d'accord ont broüillé leur bagage ,
Les deux enfans de ladite Cypris
Ne ſeront plus connus à l'équipage.
Quand guerroyoient en-

ſemble au temps jadis,
Non moins divers en leurs
faits qu'en leurs dits,
L'un ſerieux & quelque-
fois ſauvage,
Cherchant ſon aiſe & n'u-
ſant que de Lis;
Bien emplumez, l'autre
eſcorté des Ris,
Peu façonnier, aimant le
badinage,
A fin Duvet préferant verd
Tapis,
Qui les eut cru gens de
même lignage?
Mais à preſent que ces nou-
veaux amis

Chez Chaſtillon ne font plus
qu'un Ménage,
Quelle merveille on voit
dans ce ſéjour?
On y confond Hymen avec
Amour.
Le jeune objet que ces Ri-
vaux engage
A s'entr'aimer, porte coups
ſi cheris,
Que Scythe n'eſt qui ne s'en
trouve épris,
Toſt ne devint un tendre
Abencerrage.
Dieux: quelle Feſte! ô nô ces
de Thetis,

Vous n'en eſtiez qu'une im-
parfaite Image ;
Diſcorde ici n'excitera d'o-
rage
Si pomme d'or s'y jette com-
me prix
De la Beauté : beſoin n'eſt
de Paris ;
Amour, Hymen, vous en
ferez hommage
Aux yeux charmans qui
vous ont réunis,
Et cet Arreſt approuvé par
Thetis,
Cenſé ſera ſtatut d'Areo-
page.
Que de beaux jours cet

heureux jour préſage !
Voſtre union conſole mainte
Maris,
Qui toutes fois n'y trouve-
ront je gage,
Profit aucun enchantez &
ſurpris,
Ils vont par tout redire au
voiſinage,
Quelle merveille on voit en
ce ſéjour !
On y confond Hymen avec
Amour.
Qu'en s'acordant ces Dieux
font digne ouvrage ?
Guerrier aimable autant que
genereux,

De leur Traité Chaſtillon
eſt le gage ;
Pas ne pouvoient avoir plus
noble ôtage,
Il eſt iſſu de ces Princes fa-
meux,
Que Loire vit jadis ſur ſon
rivage,
Regner dans Blois leur feal
pour heritage,
Comtes puiſſants dont Ca-
dets valeureux,
Gueldre & Bretagne eurent
pour appanage,
Seul rejetton du ſang de
tant de Preux ;
Aux Souverains de la Seine
& du Tage,

Il eſt lié par cent illuſtres
nœuds.
Bien ſoûtiendra par faits
chevalureux
De ces grands noms le bril-
lant aſſemblage,
Et bien ſçaura laiſſer dignes
Neveux.
Or donc Epoux ne tardez
davantage,
Plus ne vous faut de cortege
facheux,
Cupidon ſeul vous ſervira
de Page;
Allez d'Hymen vanger l'an-
tique outrage,
Rétabliſſez la gloire de ſes
feux,

Et raſſurez qui craint ſon
eſclavage,
Si que Mortels préconiſant
entr'eux,
Vos cœurs conſtans, bien
que toûjours heureux,
Cent & cent fois repetent
ce langage,
Quelle merveille on voit
dans ce ſejour!
On y confond Hymen avec
Amour.

Charles Chaſtillon, Duc de Bretagne l'an 1341. II^e. fils de Guy, I^e. du nom, Comte de Blois, & de Mar-

guerite de Valois, sœur du Roy Philippe de Valois.

Jean de Chastillon Duc de Gueldre, l'an 1372. II^e. fils de Louis I^e. du nom, Comte de Blois, & de Jeanne de Hainaut.

Par Gaucher de Chastillon, V^e. du nom, Comte de Porceau, & Connestable de France sous six Rois.

TABLE

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

Preface
Livres nouveaux,
Traduction en vers françois, 25.
Nouvelles d'Hollande, 49.
Nouvelles du Nord, 64.
Nouvelles d'Espagne, 83.
Ode sur la prise de Gironne, 86.
Du Camp de Villalua, le 11. *Fevrier*, 96.
Fragment d'une autre Lettre, 98.
Dons du Roy d'Espagne, 99.
Article des Morts, 100.
Remarques, 101, 106, 11 & 114.
Mariages, 116.

TABLE.

Remarques, 118.
Remarques, 123.
Inondations, 126.
Ceremonie faite par l'Electeur de Cologne, 133.
Hiſtoire generale de la Fonderie des Lettres & de l'Imprimerie, par Pierre Cot, 137.
Hiſtoriettes & autres Amuſemens, 125.
Chanſon contre le Caffé. 135.
Hiſtoriette preſque toute veritable, 193.
Suplément, 249.
Poëſies de Mr P.
Pour une Dame qui avoit demandé des Vers à l'Auteur, 191.
Sur le recouvrement de la ſanté du Roy, 295.
Sur la retraite de M. de 298.
Pour Mademoiſelle de 303.

& de le faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de trois années consecutives à compter du jour de la datte des Presentes ; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'Impressions Etrangeres en aucun lieu de nôtre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & Colporteurs, & tous autres de faire Imprimer, vendre, & débiter, & contrefaire ledit Livre, ni Graver aucunes Planches servant à l'ornement d'icelui, ni même de le donner à lire pendant ledit temps sous quelque pretexte que ce soit, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits ; de six mil livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, un tiers au Dénonciateur, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interests à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois du jour & datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exem-

plaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur PHELIPPEAUX, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité desdites Presentes, du contenu desquelles, VOUS MANDONS, & enjoignons de faire joüir & user ledit sieur Exposant, ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit causé aucun trouble, ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Presentes qui sera Imprimée au commencement, ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour bien, & duëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au Premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution des Presentes tous Actes requis, & necessaires sans autres permissions, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le trente-uniéme jour d'Août, l'an de grace mil sept cent dix, & de nôtre Regne le soixante huit. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, DE VANOLLES.

Registré sur le Registre num. 3. *de la Communauté des Imprimeurs & Libraires*

103,
116 — 126
246 — 249